

À mots
croisés

Écrire comme
on *respire*



Saison 2016-2017



Ecrire comme on respire

À mots croisés

*Ecrire
comme on respire*

Ateliers d'écriture
2016 – 2017



*“Ecrire, c'est descendre dans la fosse du souffleur
pour apprendre à écouter la langue respirer
là où elle se tait, entre les mots, autour des mots,
parfois au cœur des mots.”*

Sylvie Germain

Préface

Ecrire comme on respire.

Trouver l'inspiration dans la poésie francophone, humer d'autres atmosphères, sentir le passé, inhale les essences littéraires d'aujourd'hui, à la recherche de sa propre respiration.

L'essence-même des ateliers d'écriture est d'ouvrir une parenthèse créative où chacun donne libre cours à sa sensibilité et son imagination. Chaque écrivant s'attache à créer un récit qui suscitera l'émotion, à choisir les mots justes et à faire battre le texte au rythme de la ponctuation. La lecture des textes, en fin d'atelier, est un moment fort où les histoires résonnent entre les murs de la Maison des arts de Bagneux et se font écho entre participants.

La saison 2016-2017 a été balisée par de nouvelles rencontres et de nouveaux lieux.

La poésie a été au rendez-vous des ateliers avec le Printemps des Poètes dédié, cette année, aux « Afrique(s) ». Nous avons partagé nos créations poétiques avec le public, lors de scènes ouvertes. Lettres et correspondances sont nées d'un travail de mémoire déclenché par l'exposition « Objets de guerre » à la Maison des arts.

Récits et nouvelles, quant à eux, ont trouvé leur source en s'immergeant dans l'atmosphère du Plus Petit Cirque du Monde ou dans les œuvres d'auteurs contemporains, comme Didier Daeninckx, Paula Hawkins ou Philippe Delerm.

Houfrane Ahamed, Maria Besson, Karine Bihan, Christine Garnier, Annie Lamiral, Danielle Mercier, Joan Monsonis et Carole Tigoki ont abordé avec enthousiasme les défis littéraires de cette saison 2016-2017 et sont heureux de partager leurs écrits avec vous.

*Virginie Louise
Présidente
À mots croisés*

Remerciements

Merci à Marie-Hélène Amiable, maire de Bagneux, Bernadette David, 3ème adjointe chargée de l'Enfance, la Restauration et la Vie associative, et Patrick Alexanian, conseiller général des Hauts-de-Seine et conseiller municipal délégué à la Culture, pour leur soutien à l'égard de la culture et de la vie associative balnéolaises.

Merci à Nathalie Pradel, directrice de la Maison des Arts de Bagneux, et à son équipe, de nous accueillir à la MDA et de nous donner l'opportunité de belles rencontres humaines et artistiques. Merci à Pierre et Claude Buraglio qui ont partagé leurs œuvres et leur vision artistique avec nous dans le cadre de l'exposition « Objets de guerre ».

Merci à Gaëlle Guechgache, directrice de la médiathèque Louis Aragon de Bagneux, d'avoir associé *A mots croisés* aux manifestations de l'édition 2017 du Printemps des poètes.

Merci à Eric Wetzel, directeur de la Maison de la musique et de la danse à Bagneux de nous avoir donné l'opportunité de lire nos poèmes dédiés aux « Afrique(s) » dans l'auditorium.

Merci à Eleftérios Kechagioglouau, directeur du Plus Petit Cirque du Monde, de nous avoir accueilli sous son chapiteau pour l'atelier « Quel cirque ! » et la scène ouverte dans le cadre du Printemps des poètes.

Merci à Migette Rognon, Jacqueline Chesta et Pascal Serreau de Bagn'arts, ainsi que Sophie Hardy d'Art Mature pour les peintures et sculptures, consacrées aux arts du cirque, qui illustrent ce recueil.

Merci à Daniel Maximin, romancier, poète et essayiste, qui nous a fait partager ses convictions sur la puissance des mots et nous a permis d'appréhender quelques clés de l'écriture poétique lors d'un atelier qu'il a animé à notre intention.

Merci à Annie Lamiral pour sa contribution à l'élaboration de ce recueil.

Sommaire

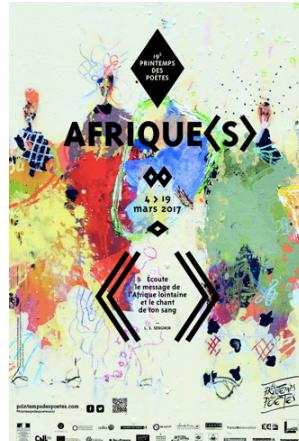
Afrique(s) Printemps des poètes 2017	15
Carnets de guerre	52
A la manière de Didier Daeninckx	68
Quel cirque !	84
A chacun son p'tit bonheur.....	99
De ma fenêtre	112
Bibliographie	120
Index des auteurs	121
Impressum.....	123

Afrique(s)

Printemps des poètes 2017

En 2017, le 19^{ème} Printemps des Poètes était dédié aux « Afrique(s) ».

L'esprit de cette édition était de mettre en valeur la poésie d'auteurs africains ou de ceux qui partagent des mêmes racines. Tous sont des passeurs d'Histoire et leurs textes résonnent des deux côtés de l'Atlantique.



www.printempsdespoetes.com

Site du Centre national de ressources pour la poésie

Approche poétique

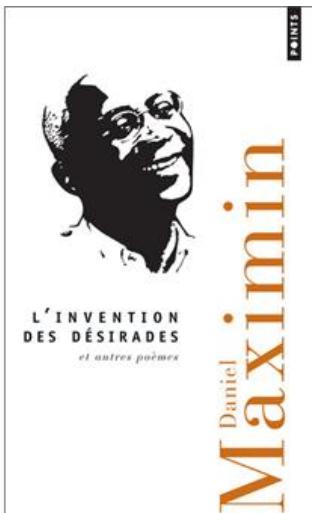
L'atelier « A mots croisés » s'est approprié le 19^{ème} Printemps des poètes par une approche de la poésie d'auteurs du continent africain et d'Haïti : Jean-Marie Adiaffi, François Sengat-Kuo, Philippe Dalembert, Gary Klang, Paul Dakeyo et Iléus Papillon.

A travers leurs textes, nous avons découvert leur identité et leur histoire retrouvée après l'esclavage et la colonisation. Leur poésie témoigne des souffrances et des combats de leurs ancêtres, mais aussi de leur rapport à la Terre. Tous magnifient la Nature, jusqu'à en faire même, quelquefois, un personnage à part entière.

Nous avons suivi leurs traces jusqu'à l'écriture des textes présentés de la page 17 à la page 27.

A la rencontre de Daniel Maximin

Romancier, poète et essayiste guadeloupéen, Daniel Maximin nous a ouvert à son écriture ; nous nous sommes laissés porter par ses mots pour mieux comprendre leur musique. Dans un premier atelier, nous nous sommes imprégnés de son recueil de poèmes, « L'invention des désirades », avons choisi des textes qui nous parlaient et rédigé nos propres textes, avec nos mots et notre sensibilité.



Dans un second atelier, Daniel Maximin nous a fait partager ses convictions sur la puissance des mots et nous a invités à jouer à notre tour avec leurs sens et leurs sons, pour essayer de trouver la note juste.

Retrouvez les textes inspirée de la poésie de Daniel Maximin de la page 28 à la page 50.

Bagneux, ville en poésie

Pendant le Printemps des Poètes, la poésie a vibré sous toutes ses formes et dans toute sa diversité à travers la ville de Bagneux. Rallye poétique dans le parc Richelieu, concerts à la Maison de la musique et de la danse (MMD) et à la médiathèque Louis Aragon, exposition « Mémoires Caraïbes » réunissant des artistes contemporains qui

interrogent le rapport à une histoire et à un passé parfois douloureux.

Lors de scènes ouvertes consacrées à la poésie des Afriques, « A mots croisés » a partagé avec le public de la MMD et du Plus Petit Cirque du Monde, quelques-uns des poèmes que vous allez découvrir dans les pages qui viennent.



Hommage

Me tourmentent

Ta peau couleur de jais

Ton port de reine

Ton ombre démesurée

Me hantent

Ton sourire éclatant

Tes cheveux indomptables

Tes pieds de héros

Sur le sol

Et ces enfants

Au regard brûlant

Affolés

Souffrent

Il y aurait
Des senteurs uniques
D'épices et de parfums lourds
Des couleurs
D'ocre et de terre
S'ouvrant à l'infini

Je rêve
A des soirs
Où ta nudité
S'immolerait
A la lune
Pour faire s'illuminer
Tes bijoux somptueux

Oh ! Femme majestueuse
Oh ! Envoûtante Afrique.

Christine Garnier

Ils m'ont dit

Ils m'ont dit

Tu n'es qu'une gamine
Juste bonne à préparer galettes et terrines
A éplucher les légumes à la mandoline

Et ils ont ri.

Ils m'ont dit

Allez la fille défais ton chignon
Dégrafe ton blouson
Mets tes hauts talons
Danse sur l'accordéon

Et ils ont ri.

Ils m'ont dit

Tu es bonne à marier
Allez, va coucher
Avec Paul, Rémi, puis René

Et ils ont ri.

Ils m'ont dit

En fait, tu n'es bonne à rien
Tu n'as pas l'esprit coquin
Tu geins du soir au matin.

Alors, excédée

Je me suis libérée
Dans la cuisine, je me suis précipitée
J'ai pris le couteau le plus affûté

Et ils n'ont plus ri.

Annie Lamiral

Tes mains qui m'aiment

J'aime tes mains tannées

J'aime tes mains craquelées

J'aime tes mains usées

Après tant d'années
Passées à travailler
Sur les chantiers

J'aime tes mains

Tes mains qui m'enserrent
Tes mains qui m'empoignent

Tes mains qui m'enlacent
Tes mains qui me caressent

J'aime tes mains

Qui vont au soir tombant
Eveiller mon désir ardent
Exalter mon corps brûlant

Soyons imprudents et gourmands

J'y consens.

Annie Lamiral

Faustine

Faustine

Enfantine

Tartine

Routine

Piétine

Hallucine

Fulmine

Carabine

Assassine

Extermine

Hémoglobine

Orpheline

Héroïne

Annie Lamiral

Sourire

Parfois un sourire offert
Chasse les douleurs de la vie
Comme l'arc-en-ciel chasse la pluie.

Parfois le sourire d'un enfant
Brise le silence trop longtemps installé
Dans une vie entourée d'ombres.

Et parfois comme un cadeau inattendu
Le sourire revient sur ce visage
Si longtemps grave
Comme la promesse
D'un renouveau.

La vie quoi.....

Danielle Mercier

Mora mora

(se prononce « mour mour »)

Il faut reconnaître que l'astre solaire brûle tout

Dans le sud de la Grande Ile

Alors que sur les hauts plateaux la végétation est luxuriante

Nous savons la misère et la pauvreté

La faim à peine rassasiée par une poignée de riz

Mais aussi les fruits savoureux sur le bord de la route

Il faut reconnaître ce goût du partage

Plus surprenant que le dénuement

Plus dévastateur que l'abondance

Plus incompréhensible que notre présent

Il faut reconnaître que nous nous vautrons dans nos promesses non tenues

Nous désertons les engagements d'une vie meilleure

L'éducation

La santé

L'égalité

Le partage

La cupidité
Le trafic
La saleté
Les exploitations mortifères
Les renoncements destructeurs
L'incompréhension
Le désespoir
La fatalité
Le laxisme
L'avenir sacrifié

Il faut reconnaître que l'astre solaire brouille les cartes
Et que toute utopie est vaine

Demain
Nous réécrirons l'Histoire sans vergogne et sans regret.

Danielle Mercier

Mémoire en survenir

Et avec mes yeux d'enfant
J'attrape les rues en terre battue du village
Les orangers en fleurs qui éclatent alentours.

Je blottis ma tête dans le cou de ma grand-mère
Pour me bercer de thym, de romarin et de savon frais.

Et je m'amuse des accents rocailleux
Quand les vieux s'interpellent en valencien
A l'ombre fraîche des palmiers.

Je m'imprègne de l'odeur blanche des broches de jasmin
Epinglées à la poitrine des promeneuses du dimanche.

Et sur le sable
Je m'enivre de gouttelettes gonflées de soleil
Et je m'enveloppe de lumière soyeuse et d'embruns salés.

Maria Besson

Que me veux-tu tranquillité ?

Que me veux-tu tranquillité ?

D'où sors-tu ?

Qui es-tu ?

A quoi aspires-tu ?

Tu te dis héritière de la paix

Mais en réalité tu m'en bloques l'accès

Tu te dis mère de l'harmonie

Mais par ta faute mes espoirs de plénitude sont noyés

troués

émiellés

abîmés

nécrosés

Tes promesses de douceur et de lumière

Sont devenues obscures et amères

Tranquillité vénéneuse

aliénante

accablante

délétère

mortifère

Tu m'enfermes à la périphérie
De mes plus intimes rêveries
Tu enchaînes les élans de mon âme
Au nom de tes principes infâmes

Pour une existence fade
terne
Un quotidien plat
morne
Une vie pauvre
vide

Tu paralyses tout mon être
Et me fait prisonnière du paraître
Tu m'as privée de toute audace
Tu as fait de moi une lâche.

Houfrane Ahamed

Écris

Écris sur papier libre
la forme et la couleur
des banales hérésies
qui font vibrer ton âme.

Écris la couleur de sa voix
l'odeur de ses pas
l'étreinte de son regard.

Écris les traces de l'indolence
les restes d'insouciance
les ruines de l'innocence.

Écris avec une plume
les ailes de l'éveil
la grâce de l'arc-en-ciel
qui surgit d'un trou noir
après la bruine du désespoir.

Houfrane Ahamed

Clair-obscur

Parfois
Dans le rayon des certitudes
Le doute s'éclaire et s'anime.

Parfois
En quête de nuances
Le doute étale ses couleurs subtiles.

Parfois
Dans un halo de souvenirs
En demi-teintes le doute s'impose.

Et parfois
Doutant de lui-même
Le doute se drape de clair-obscur
Pour s'égarter dans l'ombre de l'oubli.

Maria Besson

Dire

Le texte qui suit est un « caviardage », jeu littéraire inventé par les Oulapiens, poètes surréalistes, qui vise à créer un nouveau texte en supprimant quelques mots choisis.

Ce que je crois vouloir te dire n'est, à mes yeux, pas possible puisque tu n'es pas tout à fait présent dans ma vie.

Ce que je crois vouloir... n'est... pas possible... à... présent.

Ce que je crois vouloir... n'est... pas possible... dans ma vie.

Ce que je crois vouloir... est... possible.

Ce que je crois... est ... possible... à présent.

Ce que je crois... tu n'es pas tout... dans ma vie.

Ce que je crois vouloir... dire... est, à mes yeux, possible à présent.

... Vouloir te dire... à ... présent... ma vie.

... Pas possible... tu... es... présent ?

... Que ... dire... à.... présent...

... A mes yeux... tu es... ma vie.

Annie Lamiral

Promesses

C'est vrai qu'amour rime avec toujours

C'est vrai qu'on peut aussi mourir d'aimer

C'est vrai que lorsqu'une porte se ferme, une ouvre s'ouvre,
mais il faut aussi avoir la clé !

Ce n'est pas vrai que le soleil se couche, il se lève pour
ceux qui vivent dans l'autre hémisphère

C'est vrai que la lune est le soleil de la nuit, sauf quand il y
a des nuages !

C'est vrai qu'après la morte saison de l'hiver, la nature
renaît avec le printemps

C'est vrai que chaque jour nouveau est une page blanche à
écrire

C'est vrai que la promesse de l'aube est comme une
promesse d'infini....

Danielle Mercier

Passage

Un
Pas
Dans le sable
Isolé
Menacé
Par la vague

Une
Ombre
Eparpillée
Inonde
Le rocher

Une sirène
Sur le sable
Echouée
Telle une épave
Se donne
A l'écume

L'astre luit
Et l'image
Demeurée dans mon esprit
D'un furieux coup de lame
S'éclipse.

Christine Garnier

Effeuillage

Trois mots pour évoquer notre amour *Je t'aime...*

Graine

Goutte

Gazouillis

De petits mots pour le cultiver ... *un peu...*

Pousse

Pluie

Promesse

De doux mots pour l'enflammer ... *beaucoup...*

Cueillette

Cascade

Chuchotements

De grands mots pour le sceller ... *passionnément...*

Marguerite

Méandre

Murmure

De gros mots pour le tuer ... à la folie...

Insecticide

Incendie

Injures

... pas du tout.

Annie Lamiral

La Désirade

Mais qui es-tu, ma belle ?

Île ou elle ?

Objet de désir ou d'ire ?

Je te dis Ave ou ade ?

Annie Lamiral

Les saisons

Le poème qui suit est un « acrostiche » : la première lettre de chaque vers, lue verticalement, forme un mot en lien avec le sujet du poème.

Poème qui célèbre les saisons

Ruisseau de montagne creusant son sillon

Incitant l'enfance à sortir de la maison

N'attendant que nous, miel, sève et bourgeons

Te feront perdre tête, réserve et raison

En une danse aussi sauvage qu'un tourbillon

Mille et une guêpes, abeilles ou bourdons

Pour un jardin faisant renaître sa floraison

Se nourrissant de soleil et de ses généreux rayons.

Etendu sur une plage entre mer et ciel

Ton visage prendra la couleur du miel

Echangeant le temps pour une après-midi éternelle.

Atterrissage douloureux dans une morne réalité
Une époque de l'année que l'on appelle la rentrée
Tu verras les arbres prendre une couleur dorée
Offrant des parfums de châtaignes grillées
Morts et ancêtres sont honorés
Nul n'échappera aux averses d'un ciel délavé
Et au blues d'un été échappé.

Hôte du froid et des neiges éternnelles
Il s'agit d'une saison des plus belles
Verglas et gelées, glissades et gamelles
Et tous ces enfants dans la magie de Noël
Rires et cris dans des yeux pleins d'étincelles.

Joan Monsonis

Ecris

Ecris

à l'aube dans le calme parfait d'avant le lever du jour d'avant la sonnerie du réveil qui ponctue ta vie sociale faite de carcans insensés les jours passent et se ressemblent comme deux gouttes d'eau c'est parfois d'une infinie tristesse tout ce cirque.

Ecris

la nuit où s'éveille l'imagination

où renaissent les morts le temps n'a plus de prise les époques se confondent tu es à nouveau l'enfant neuf

où tu rêves de dire ce que tu tais le jour par pudeur parce que tu ne trouves pas le bon destinataire

où tu mets en mots les sentiments cachés les émotions enfouies au fond de toi depuis si longtemps les doutes qui te rongent jusqu'à l'os

où tu cherches le mot juste le mot vrai le mot heureux il n'y a pas de synonymes parfaits

où tu cries victoire quand tu mets le doigt dessus tu cries victoire car tu as retrouvé le souffle.

Ecris

les questions qui te tourmentent les énigmes qui sont les tiennes et celles de tout un chacun nul ne t'est étranger ce n'est pas nouveau la Terre peut bien tourner tout ce qu'elle

veut demeure la peur de ne pas vivre au mieux le petit temps
qu'on nous donne le misérable cadeau qu'on nous fait

On nous a jetés de là-haut comme une poignée de sel rien
que pour nous voir fondre dans le bouillon.

Ecris

les vérités essentielles la vérité est dans l'instant tu vis
chaque instant avec fougue intensité fureur

la tiédeur n'est pas de l'enthousiasme aime pense agis
proteste violement

choisis les routes vierges et dangereuses dessine ton tracé
à l'encre indélébile

jette-toi sur la vie à bras raccourcis le temps de lire la
recommandation de descendre en toi-même pour y songer il
est déjà trop tard.

Ecris

pour faire sensation

pour donner du sens à la réalité dans laquelle tu es plongé
elle n'a aucun mal à se faire révoltante tsunami misère
cancer suicide chômage racisme tu as le choix

pour faire du beau avec du laid de l'informe du difforme du
monstrueux.

Ecris

pour ne pas te noyer dans l'eau trouble.

Karine Bihan

Conditionnel

Il y aurait un matin bercé par le bruit des vagues fraîches un matin préservé encore de l'ivresse du soleil où l'on plongerait dans les eaux cristallines nos corps nus danseraient une valse qui réveillerait les poissons colorés nos corps nus s'enlaceraien sur le sable brûleraient d'un désir fou comme un bon vin l'amour nous ferait tourner la tête et oubliant un moment la surface nous nous laisserions aller à tous les délices des profondeurs inexplorées.

Tout est possible quand on a le courage de rompre les amarres de se laisser porter par le courant de faire confiance à la vie seuls au milieu d'une mer scintillante bercés par les flots aux teintes orangées nous rejouerions l'histoire des temps primitifs un homme et une femme réunis par le destin grisé par la rencontre ravis de marier leurs lèvres au goût de sel dans le même baiser langoureux.

Il y aurait un matin riche de folles promesses où l'on courrait sur le rivage main dans la main où l'on se loverait dans les dunes de sable qui entendraient nos rires et nos mots chuchotés à l'oreille on se savourerait du regard on en frémirait de bonheur d'être là à ce moment-là face au soleil qui doucement sortirait des eaux se défroisserait du sommeil s'étirerait et annoncerait le jour nouveau.

Karine Bihan

Tu sais

Oui, tu sais qu'une fois entré ici, on ne sait pas si l'on en sortira vivant. Pour qui sonne le glas ? te demandes-tu parfois quand tu prends ton café aux aurores près de la petite chapelle. Aux autres, tu laisses le requiem.

Oui, tu as vu l'enfant sortir du ventre à coups de forceps et entendu le cri des mères qui se tordent sous le regard des pères impuissants à partager la douleur.

Oui, tu sais que la vie n'est pas une ligne infinie mais un segment délimité par deux points et tu as choisi d'être là au début et à la fin.

Oui, tu as vu défiler sur des brancards des corps abîmés, brûlés, broyés d'où sortent parfois une plainte, un gémissement, un hurlement quand la conscience ne vient pas à manquer.

Oui, tu sais qu'on attend des miracles de tes mains gantées de silicone qui ouvrent les corps au scalpel, fouillent à l'intérieur comme si elles étaient chez elles, puis referment en laissant d'indélébiles traces sur la chair meurtrie.

Oui, tu sais réparer les vivants en somme.

Oui, tu as appris à te protéger, tu as de l'empathie mais ton cœur est blindé, tu essaies de te protéger mais, parfois, tu vas en cachette pleurer doucement dans la salle de garde.

Oui, tu as vu des souffrants, debout, te croiser un matin dans un couloir, entre deux visites, te serrer la main, te chuchoter un merci ému, pousser la grande porte et, encore un peu

abrutis par la morphine, se surprendre à respirer à nouveau le parfum de la vie.

Oui, tu en as vu d'autres, allongés, emmitouflés dans un linceul de fortune, sortir par la grande porte qu'on a poussée pour eux, et tu as ressenti la honte confuse de l'échec.

Oui, tu as vu la mort

Faire un clin d'œil à l'accidenté qui n'a pas résisté à une hémorragie cérébrale

Tendre la main à la femme qui s'est battue en vain contre un cancer du sein

Serrer dans ses bras la vieille femme qui s'est brisé le col du fémur et qui s'est laissé mourir là pour ne pas mourir seule chez elle

Grignoter les dernières forces de l'homme qui a perdu la bataille d'un accident vasculaire cérébral

Etouffer la fillette de quatre ans victime d'une embolie pulmonaire

Dévorer le jeune drogué dont le test est épouvantablement positif

Prendre sous le bras l'enfant atteint d'une leucémie.

Tu la côtoies tant et si bien, la mort, qu'elle ne te fait pas peur.

Oui, tu sais réconforter, consoler, soulager, avec un geste, un sourire, un mot.

Tu sais dire les derniers mots aux esprits rongés par la peur bleue de n'être plus, d'être évaporés, effacés, oubliés.

Oui, tu sais préparer les presque encore vivants à ce qui suit, le dernier voyage, le grand saut, la terre inconnue, le trou noir, l'au-delà, que sais-je encore...

Peu importe. Après, ce n'est plus ton histoire.

Karine Bihan

Mots pluriels

Quelquefois je dis des mots doux

Des mots qui viennent de mon cœur

Souvent je sors des mots durs

Des mots qui échappent à la raison

Très souvent j'écoute les mots

Les mots pleins, les mots vides

Parfois je ne dis pas de mots

Mes silences trahissent mes maux.

Carole Tigoki

Vis

Il faut Vivre

Vivre les joies et les peines

Le confort et l'inconfort

L'abondance et le manque

Il faut Aimer

Aimer

La solitude et la compagnie

Le bruit et le silence

La pluie et le beau temps

Le noir et le blanc

Il faut Sourire

Sourire

Au visage du nouveau-né

A la sagesse du veillard

A l'entêtement de l'égaré

Aux délires du persécuté

Il faut Accepter

Accepter

Le temps qui passe

Les merveilles de ce monde

Les illusions et désillusions

L'honnêteté et la malhonnêteté

La vie est une vallée

L'amour est double

Le sourire est une excitation

L'acceptation est le chemin.

Carole Tigoki

La Soufrière

Tu culmines en hauteur et domines l'agitation des hommes

Dors-tu ?

Tu craches des fumerolles et protestes contre la pollution

Fumes-tu ?

Tes coulées de boue noire nous dévoilent ta tristesse

Pleures-tu ?

Tu déverses des nuées ardentes sur ta descendance

Cries-tu ?

Que veux-tu nous dire, " Vieille dame " ?

Carole Tigoki

Draps en silence

Si les draps pouvaient parler

Ils diraient notre espérance

Si les draps savaient parler

Ils diraient nos manigances

Si les draps voulaient parler

Ils tairaient nos souffrances

Si les draps osaient parler

Ils livreraient notre existence

Pourquoi gardent-ils le silence ?

Carole Tigoki

Silence

Silence n'est pas désert.

Il est océan, il est infini.

Tout y est possible.

Silence dialogue avec mes espoirs

Mes désirs, mes obsessions.

Il leur sourit.

Il aime leur compagnie.

Mais cet amour n'est pas réciproque.

Que deviendront-ils lorsque tu partiras ?

Silence écoute l'odeur de l'absence

Silence sent la couleur du néant

Silence observe le son du vide.

Silence nomme à tort et à travers

Tout ce qu'il ne connaît pas,

Pour passer le temps.

Houfrane Ahamed

Carnets de guerre

Dans le cadre de l'exposition organisée, fin 2016, par la Maisons des Arts de Bagneux sur le thème de la guerre 14-18, les artistes Pierre et Claude Buraglio présentaient peintures, dessins, montages et autres objets relatifs à cette période de grande violence. A travers leurs œuvres, c'est le quotidien et le ressenti des soldats, des blessés, qui étaient retracés dans toute leur cruauté et sans triomphalisme.



Le défi proposé en atelier d'écriture était troublant, voire douloureux : imaginer et faire partager au lecteur le vécu d'individus enrôlés dans le chaos sanglant du début du vingtième siècle et devenus très proches par cette évocation, à la fois artistique et documentaire.

Certains d'entre nous ont su éprouver les sentiments des poilus dans l'atmosphère des tranchées, en rédigeant des lettres où se croisent colère, sidération, cris d'amour, peur et courage. D'autres n'ont pu s'empêcher d'évoquer des souvenirs qui ont profondément marqué l'existence de leurs familles durant la guerre d'Espagne, pour nous rappeler, peut-être, que dans l'atrocité humaine, toutes les guerres se ressemblent.

Debout !

L'heure de la sieste, son père dort au premier étage. Il s'est levé à l'aube pour travailler sa petite rizière, grâce à laquelle il arrive à faire vivre sa femme et ses quatre filles malgré la période de misère. Dans toute la maison, l'après-midi traîne sa chaleur. Agée de sept ans, la deuxième des filles s'amuse en silence pour ne pas gêner le sommeil du dormeur. Elle commence à s'ennuyer et attend avec impatience le retour de sa grande sœur, quand elle entend frapper. « Ah enfin, pense-t-elle. Mais pourquoi elle n'entre pas cette grande gourde, elle a encore oublié qu'on fait silence à l'heure de la sieste. Toujours à faire son intéressante ! ». Contrariée, elle se décide à ouvrir la porte et découvre, étonnée, deux hommes alignés qui la dévisagent. D'un ton grave et sans autre politesse, l'un d'eux demande :

- « José Gonzalez Brinès, il habite bien ici n'est-ce pas ? »
- « Oui, c'est mon père, mais il dort »
- « Va le chercher, ma belle, dis-lui qu'on l'attend ».

Ça doit être important, pense-t-elle, et cette idée la rend toute fière d'obéir à ces messieurs. Elle monte les escaliers en courant jusqu'à la chambre, mais s'arrête devant la porte qu'elle ouvre avec prudence sans éviter un long grincement. Elle sait que son père n'aime pas être réveillé pendant sa sieste.

Les ronflements qu'elle entend la font glousser. Elle hausse les épaules et met sa main devant sa bouche comme pour masquer son amusement autant que sa gêne. Elle ose un timide « Papa ! » mais il ne bouge pas et continue à ronfler dans son sommeil. Elle l'appelle une deuxième fois un peu

plus fort, mais sans résultat, puis elle se décide à lui secouer le bras. « Pa-pa, pa-pa, réveille-toi, il y a des hommes qui veulent que tu descenes ». Son père ouvre grand les yeux, soulève son buste sur ses coudes, tourne sa tête vers la fenêtre puis vers elle. « C'est bon, ma chérie, tu peux leur dire que j'arrive ».

En caleçon et bras de chemise, le père se lève, s'approche de la bassine émaillée posée sur la commode, il s'asperge d'eau le visage, prend la serviette pliée qui porte les initiales du nom de jeune-fille de sa femme, s'essuie vigoureusement des deux mains puis se regarde dans le miroir entouré de boiserie ciselée. Silencieux, son reflet lui murmure « J'ai trente-huit ans et le monde est devenu fou ». Il met une chemise propre et son vieux pantalon noir puis ajuste sa grosse ceinture de paysan. Il jette un dernier regard à son image et se fait un salut quasi militaire. La fillette, presque impatiente, l'attend au pied de l'escalier. Il la serre dans ses bras et se dirige vers les deux hommes, toujours plantés dans l'embrasure de la porte de la maison. La mâchoire serrée, il les regarde l'un après l'autre. Ses yeux renvoient une lueur de haine et des éclats d'horreur. Sans un mot, il quitte sa maison, entouré de chaque côté par deux miliciens franquistes.

Sous le soleil d'après-midi, la grande rue du village est déserte, mais lorsque les trois hommes passent devant une maison aux volets ouverts, José s'arrête un instant et lance d'une voix forte : « Viva la Republica ! ». Une femme sort sur le pas de la porte, elle a reconnu la voix de son fils. Il se retourne, accroche son regard et lève le poing en continuant sa marche. Muette, immobile, impuissante, la vielle femme voit s'éloigner les trois silhouettes. « Deux monstres et un ange », chuchote-elle.

Entre-temps, Carmen, la fille aînée de José, est revenue chez elle, et sa petite sœur lui raconte comment leur père vient de partir. Carmen, du haut de ses dix ans, sait. Elle sait aussi se rendre au cimetière et sans que personne ne la repère, elle se hisse en haut d'un muret d'où elle a une vision suffisamment large pour distinguer un peloton d'exécution qui s'apprête à tirer sur une rangée d'hommes alignés dos au mur. Hébétée, elle fixe les yeux de son père qui s'écarquillent comme pour dire « Fous le camp ma fille, fous le camp ! ». Puis, sous une lumière étourdissante, des coups de fusils retentissent et tous les hommes s'écroulent avant qu'elle redescende du parapet et s'enfuit à perdre haleine.

Sa vie durant, ma tante Carmen a gardé la manie d'écarquiller les yeux, comme si, de temps en temps, elle voyait un fantôme ou, par intermittences, elle devenait folle. Quant à ma mère, elle m'a souvent raconté les circonstances qui, ce jour-là, ont bouleversé son enfance et renversé sa vie. Cette douleur a façonné ma conscience politique mais elle alimente, encore aujourd'hui, le doute et la peur.

Depuis quelques années, dans le cimetière de Sueca, province de Valence, un monument aux morts rend hommage aux victimes « rouges » de la guerre civile. Parmi les noms gravés, figure celui de José Gonzalez Brinès, mon grand-père.

Maria Besson

Mon adorée

Verdun, Nancy, Metz... les Ardennes... Cette énumération a lourdement marqué l'histoire et je fais un bond de plusieurs années en arrière sur les bancs de l'école impressionnée par le ton grave de notre professeur d'histoire à la lecture des témoignages et des évocations de cette grande guerre, et de ces interminables offensives ; aussi le souvenir lorsque j'ai partagé avec mon grand-père cet épisode de mon programme d'histoire, de ce grand oncle Hippolyte parti à 22 ans et jamais revenu. Hippolyte, magnifique dans son uniforme, fier, le menton haut, les épaules solides ; un sourire esquissé, un visage d'ange, un regard illuminé ; son portrait encadré est accroché dans le couloir de la demeure familiale chez mon grand-père, il avait 9 ans lorsque la guerre a démarré ; alors il se souvient du départ d'Hippolyte sans rébellion avec courage, investi parce que cela s'imposait pour défendre son pays, laissant sa toute jeune femme Maria. Au dos de ce portrait mon grand-père a conservé une lettre, la seule que Maria a souhaité laisser.

Quelque part au Nord, mardi 18 février 1914

Mon adorée,

C'est à la lueur d'une bougie que j'ai pu lire ta lettre. Si seulement tu pouvais voir le bonheur que j'éprouve à lire tes mots qui me redonnent l'énergie de croire que tout cela ne va pas durer, que c'est une erreur peut être et que bientôt nous allons rentrer chez nous.

Je suis parti depuis plusieurs mois et j'ai l'impression que cela fait des années, j'essaie de penser à toi, de penser à vous mais tout ici confère à me faire oublier les miens.

Comment pourrais-je t'oublier malgré la faim, le froid et la peur ? Je ne pense qu'à une chose lorsque je peux m'échapper de ce vacarme assourdissant, c'est te retrouver, te toucher, sentir la douceur de ta peau et ton souffle sur ma bouche pour me sentir vivant.

Nous travaillons à creuser les tranchées et notre offensive s'intensifie ; demain nous changerons de camp. Je sais que je suis là parce que je suis fort et courageux et patient mais je n'ai pas de haine. Où trouver la haine et le courage de tuer ? J'ai peur, Maria ! J'ai peur de me retrouver face à l'ennemi, de le dévisager et de voir en lui un homme aussi jeune que moi ou plus jeune encore, qui lui aussi aura abandonné la femme qu'il aime et qu'il espère retrouver. Que ferai-je Maria ? Est-ce que je le tuerai ? Aurais-je le courage de tirer ? Ou de me laisser tuer ?

Pardon, Maria, pour ma sincérité, mais ne pense pas avoir épousé un héros ! Ne t'en fais pas, nous avons aussi parfois des moments de fraternité. Nous buvons quelques coups pour nous donner du courage, nous jouons aux cartes en attendant les attaques ; nous avons quelques élans d'humanité et d'espoir à partager. Nous bravons cette absurdité !

Prends soin de toi, ma bien aimée, je t'emporte avec moi, tu es dans mes pensées.

Je ne pense qu'à te revoir et te dire combien je t'aime.

Je t'embrasse avec tout mon amour,

Ton Hippolyte

Christine Garnier

Objets de guerre

*« La douleur m'a brisé, la fraternité m'a relevé,
de ma blessure a jailli un fleuve de liberté »*

Paul Dorey

Après trois jours de marche, nous sommes arrivés sous la pluie au Bois Brûlé près d'Apremont-la-Forêt. Elle tape sur nos casques Adrian et mouille jusqu'à l'intérieur de nos brodequins. A force, nous n'entendons plus son tintement sur la tôle d'acier. Nous sommes concentrés sur notre installation. Il fait froid, le vent glacial nous saisit les os, d'autant plus que nous n'avons dans le ventre qu'un maigre bout de viande et un quignon de pain rassis. Le ravitaillement arrivera plus tard et la consigne est de rationner la petite quantité de nourriture et d'eau que nous avons transportée dans nos sacs à dos.

L'officier nous présente en détail le programme du lendemain. Nous devons démarrer les travaux de terrassement et creuser les tranchées, tout ceci en trois jours maximum pour faire face à l'ennemi. Je fais semblant de l'écouter, mais toutes ses explications ne m'intéressent pas. J'ai faim, soif, sommeil. Je suis pressé de m'endormir et de fermer les yeux aux épouvantes de nos derniers combats. Nous avons été choisis pour notre jeunesse et notre robustesse. Le plus âgé d'entre nous, Ferdinand, vingt-deux ans, attend la fin de la guerre pour marier sa Simone.

Le dîner que nos estomacs n'attendaient presque plus, composé d'un bol de soupe claire et d'un verre de vin, est encore une fois très pauvre. A l'évidence, nous souffrons de la faim. La température va encore descendre ce soir, parfois elle passe sous les moins vingt degrés. Nous nous couchons

à même le sol dans des casemates à peine construites. En tenue de combat, les godillots aux pieds. Nos chaussures nous protègent du froid, certes, mais, c'est aussi le seul moyen d'être immédiatement opérationnel s'il faut être très rapidement au garde-à-vous. L'état-major, plus chanceux, couche sur des lits picots. Des lits en bois pliables, en toile couleur kaki, posés au sol sur six branches. Le matin, nous, soldats, sommes chargés de les plier ; le soir, nous les déplions et tirons au maximum sur les cordes pour que les tissus aient la résistance nécessaire pour recevoir la fatigue de nos supérieurs. Leurs matricules sont imprimés sur les lits ; si l'un d'entre eux meurt, son picot se transformera en brancard pour le transport des blessés.

Les longues journées de marche et la station debout font souffrir nos pieds. Le calvaire continue lorsque nous devons rester de longues heures à piétiner la boue des tranchées. Nos godillots de cuir trop lourds, avec leur tige montant jusqu'en haut des chevilles, ne nous épargnent pas non plus. Ils maintiennent nos pieds, mais la compression du cuir sur nos chaussettes gorgées de boue empêche nos pieds de respirer. De jour comme de nuit, ils macèrent dans la crasse et l'humidité. Notre camarade Edmond en souffrait énormément. Un soir, il nous a dit qu'il ne sentait plus ses pieds. Il a été transporté à l'infirmérie. Au bout de huit jours, sa santé s'était tellement dégradée qu'il a été transféré dans un hôpital pour soigner ses orteils nécrosés.

Avant de nous endormir, nous échangeons très souvent sur les courriers de nos familles, reçus au compte-goutte mais qui embellissent notre quotidien et nous permettent de garder l'espoir d'une fin heureuse. L'espérance de belles retrouvailles. Avec cette vie-là, nous en savons désormais autant sur nos camarades que sur nous-mêmes. Ces

conditions de vie insupportables nous malmènent, mais la force du collectif et le respect de la camaraderie décuplent nos forces et notre motivation. Nous sommes devenus des frères de sang. Et lorsque le découragement nous gagne, nous nous rappelons que nous avons tous répondu à l'appel de mobilisation, honorés de défendre notre pays et mus par un sentiment de fierté nationale. Nous souhaitons que notre Patrie soit libre !

Carole Tigoki

Une jeunesse qui s'éteint

On m'a conseillé de ne pas entamer le témoignage de ce désastre. Je le fais quand même.

Je me souviens maintenant de mes matins d'écolier. Ils étaient frais et prometteurs. Je tenais la main de ma mère. J'étais inquiet de ne pas la voir de toute la journée. Et lorsque depuis la classe, je regardais dehors, je crevais d'envie de m'enfuir à toute vitesse et de revenir dans la chaleur de mon lit, dans cette maison qui sentait bon le lait chaud. Je me demandais alors que faisait ma mère, sans moi, jusqu'à cinq heures de l'après-midi. Quand l'institutrice me grondait ou me tapait sur les doigts, je me sentais maltraité par cette pauvre bique.

Cette sensation d'arrachement aux miens, je l'ai aussi ressentie dans les tranchées. La violence des combats et les corps mutilés ont créé chez moi un état de sidération. Nous, les petits jeunots d'à peine 17 ans étions en première ligne de la mitraille allemande. Nous qui n'étions que des garnements voulions tout connaître de la vie. Mais nous avons commencé par une sinistre fin. La mort, l'odeur de la chair calcinée et pourrie. Les yeux vides des cadavres...

Ma mère doit être folle d'inquiétude à l'heure qu'il est. On est en pleine nuit. Tous mes camarades de détresse dorment ou gémissent. Je me récite cette histoire dans mon lit d'hôpital. Je n'ai pas de crayon, je n'ai pas de lumière. Un éclat d'obus m'a déchiqueté le visage. Les chirurgiens n'ont pas pu sauver mes yeux. Que dira ma mère lorsqu'elle découvrira ces deux trous béants, lorsqu'elle cherchera l'expression de mon regard ?

Je m'appelle Rodolphe et j'ai 18 ans. Je ne verrai plus les lueurs de l'aube et je ne verrai plus jamais le visage de ma mère.

Joan Monsonis

Lettre de Poilu

*Si je mourais là-bas sur le front de l'armée
Tu pleurerais un jour ô Lou ma bien-aimée
Et puis mon souvenir s'éteindrait comme meurt
Un obus éclatant sur le front de l'armée
Un bel obus semblable aux mimosas en fleurs.*

Guillaume Apollinaire

10 novembre 1915

Ma chère Marinou,

Je t'écris au petit matin, après trois heures de sommeil durant lesquelles j'ai rêvé de pain chaud, de poires cuites et de gâteaux de riz. Je ne sais pas quel jour on est, j'ai perdu la notion du temps.

Le silence est revenu après le vacarme des obus qui n'ont cessé de pleuvoir. Je suis assis sur mon sac, mes genoux touchent la paroi de la tranchée et, entre mes mains, j'ai ce petit cahier que tu m'as donné avant de monter dans le train. Je t'écris à la lueur d'une lampe faite à partir d'une boîte à sardines. Quand j'aurai fini, je déchirerai la page en priant le ciel pour que ma lettre te parvienne. Tu seras heureuse d'avoir de mes nouvelles ou plutôt soulagée de me savoir vivant. Je regarde chaque soir ta photo, celle où tu souris devant les blés qui ondulent sous le vent. Ton souvenir me tient chaud. J'ai si froid au fond de cette maudite tranchée, malgré la paille trouvée dans une ferme aux alentours, déserte comme tout le reste. Les maisons sont vides, les églises éventrées, les commerces pillés. Parfois, il me

semble être un survivant sur une terre ravagée par une fin du monde. Comme les autres conscrits, j'avais imaginé beaucoup de choses avant de partir mais la réalité les dépasse toutes !

Par-dessus le remblai de terre et de cailloux, j'aperçois un morceau de ciel blanc et la faible lueur d'un soleil, pâle comme la mort. Il gèle à pierre fendre et le vent gerce ma peau mais je préfère encore le froid aux dernières pluies qui nous ont trempés jusqu'à l'os. Au moins, il fait fuir les rats. Si tu nous avais vu patauger dans la glaise épaisse et collante ! On était comme des bêtes. Je n'ai jamais été aussi sale ; d'ailleurs, j'ai fini par me brosser avec une étrille. Depuis, je ne me suis pas lavé, je crois bien que j'ai des poux, ce qui n'est rien comparé à Emile qui souffre énormément de sa blessure. En attendant d'être évacué, il récite des *Notre Père* et je crois que la fièvre commence à le faire délirer. Il répète qu'il n'est pas prêt, qu'il aimerait le réconfort d'un prêtre : je n'ai qu'une cigarette à lui offrir, de laquelle il tire une bouffée en grimaçant de douleur. Des cigarettes, mets-en dans ton prochain colis, s'il te plaît, avec du chocolat, du miel, du massepain, tout ce que tu trouves de bon ! J'ai fini depuis longtemps mes biscuits de secours.

Je regarde par le trou de la tranchée : la terre est couverte de cadavres déformés et déchiquetés par les explosions de la nuit dernière. Ce spectacle me donne la nausée même si, à force, je ne sens plus l'odeur de mort qui s'en dégage. Je vois des corps français mêlés aux corps allemands qui pourriront tous sans espoir d'être ensevelis. La mort, plus forte que nos vaines luttes, réconcilie les ennemis. Pourquoi poursuivre la lutte alors que la mort aura toujours le dernier mot ? Ceux qui sont au chaud, à l'arrière, et qui nous envoient crever ici comme des bêtes le savent bien

pourtant ! Ont-ils idée de la peur qui trouve le ventre quand on monte à l'assaut et qu'on enfonce à l'aveuglette la baïonnette dans la chair d'un homme ? Et les corps qui montent au ciel sous les explosions d'obus et qui retombent au sol, pulvérisés ? Ont-ils idée de la place que cette image-là prendra dans une mémoire d'homme ? Et la peau du déserteur trouée par les balles de douze soldats placés à six pas de lui ? Ont-ils idée de ce qu'on ressent en défilant devant ce cadavre censé servir d'exemple ?

Je suis tellement en colère, ma petite Marinou. Je n'ai pas trouvé mieux pour me sentir vivant.

Si je meurs sur cette terre gelée qui n'est pas la mienne, loin de ton doux regard, sans sentir tes larmes chaudes sur mon torse, sans prendre dans mes mains sales tes menottes blanches, garde moi bien au chaud au fond de toi. Souviens-toi de nos heureux moments comme ce jour où nous avons pique-niqué au bord du lac et où nous nous sommes baignés, enlacés dans l'eau claire sous le chant des oiseaux. A quoi ressemble une passerine ? Une eau claire ? Un corps de femme ? Je ne sais plus. Si je meurs, Marinou, promets-moi surtout de redonner à ta vie, l'amour et la joie d'aimer, de chérir celui qui viendra après moi et de fonder une famille. Je veux croire que tes fils ne connaîtront pas la guerre, que cette horreur qui n'en finit pas de durer servira de leçon. Si je meurs, rappelle-toi que tes vingt ans ne méritent rien d'autre que l'Amour.

Mes lèvres sèches et tremblantes t'embrassent.

Ton aimé, ton Raoul.

Karine Bihan

Lettre à Salim

11 septembre 1914

Mon cher Salim,

Je ne sais pas si cette lettre te parviendra mais le simple fait de te l'écrire me procure déjà un peu de tendresse. Penser à vous tous m'aide à tenir au milieu de cet enfer. Vous me manquez tellement. Je ne sais même pas quoi te raconter, par où commencer, rien ici n'est saisissable par les mots. Tu avais raison, je n'aurais pas dû venir et tu as bien fait de fuir lorsqu'ils sont venus nous chercher.

Cela fait apparemment deux semaines que je suis à Montmirail, mais j'ai perdu toute notion du temps ; j'ai l'impression que je suis ici depuis toujours. Tout est suspendu, nos vies, nos rêves, nos espoirs. Nous sommes complètement dépossédés de nos corps et il est difficile de protéger nos âmes de cette folie. J'essaie parfois de me convaincre comme Adama de la légitimité de cette lutte, de la justice de notre combat, du caractère moral de notre engagement, mais je n'y arrive pas, je ne parviens pas à me convaincre. Lorsque je me remémore les noms de chacun de ceux qui sont tombés, j'ai horriblement mal. Je hais de tout mon être les forces maléfiques qui nous ont entraînés ici.

Je m'étais fait un autre frère ici. Il s'appelait Jawad. Hier, alors que nous traversions la zone de la plaine qui était censée être sécurisée, un obus lui est tombé dessus. La veille encore, il nous avait faire rire en imitant les allures guindées du capitaine. Il faisait ça tout le temps, c'était presque devenu un rituel. Dès que l'un d'entre nous avait trop

le cafard, il arrivait à lui rendre le sourire au moins quelques instants en imitant quelqu'un du camp. Un incroyable artiste. Je ne sais pas comment il a fait pour conserver autant de joie de vivre dans ce bourbier. Je ne sais toujours pas d'ailleurs si c'était une force de vie impénétrable ou de l'inconscience pure. Un mécanisme de survie, un mécanisme de défense sûrement. Ce que je sais c'est qu'il me manque. J'ai vraiment le sentiment d'avoir perdu un frère. Tout s'est passé trop vite pour qu'on puisse ne serait-ce que l'enterrer. L'image de son corps qui disparaît sous l'explosion et la course que j'entame par réflexe dans la foulée me hantent. Parfois, j'essaie de me rassurer pour me donner du courage en me répétant que j'ai de la chance d'être vivant. Mais je ne fais que me mentir à moi-même. Je ne suis ni mort ni vivant. Je suis un zombie, prisonnier des limbes. Et j'attends irrémédiablement la grande délivrance.

Mourad

Houfrane Ahamed

A la manière de Didier Daeninckx

Comment les artistes s'approprient une matière historique dans leur œuvre ? C'est autour de cette question qu'ont débattu l'écrivain Didier Daeninckx, l'artiste Pierre Buraglio et la psychiatre Marie Bonnafé, lors d'une rencontre-conférence à la médiathèque Louis Aragon de Bagneux en novembre 2016.

Cette manifestation a suscité notre curiosité vis-à-vis de Didier Daeninckx et nous a donné envie de découvrir davantage ses ressorts d'écriture. Pour lui, « l'écriture de fiction est une tentative d'élucidation du réel (...) Parler de soi, si on en parle bien, c'est parler des hommes et des femmes de la même génération ».

L'ouvrage « Daeninckx par Daeninckx » écrit par Didier Maricourt nous a éclairés sur l'importance du lieu et de ses interactions avec les personnages. Il met également en évidence le soin porté par l'auteur aux incipits - premières phrases -, déterminantes pour l'immersion du lecteur.

A partir des nouvelles de « L'espoir en contrebande », chacun s'est emparé, tantôt d'une seule phrase, tantôt de plusieurs lignes, pour bâtir un récit porté par son propre imaginaire.

Nota bene : les passages repris dans les nouvelles de Didier Daeninckx et points de départ de l'écriture sont indiqués entre crochets.

Mathilde

[En y réfléchissant, rien de tout cela ne serait arrivé si je n'étais pas allé à la pêche, ce dimanche matin. Pas la côtière, ni la hauturière. Je n'ai pas besoin de chalutier ou de phare. Je ne veux pas penser à l'heure des marées ou à la hauteur des vagues. Un filet d'eau me suffit.] J'avais mis le réveil à 5 h, m'étais silencieusement glissé hors du lit où dormait encore Mathilde. Je m'étais préparé un grand bol de chicorée et un en-cas aux rillettes pour plus tard. J'avais remis une bûche dans le poêle, refermé doucement la porte de la maison, puis enfourché mon vélo, direction le torrent. Avec tout mon attirail de pêche sur le dos et dans les sacoches.

Il faisait frais, le soleil commençait à pointer derrière la Pousterle, la montagne juste en face de chez nous. Des marmottes sifflaient, des oiseaux piaillaient et quelques chèvres bêlaient dans les prés en attendant la traite.

J'avais pris le petit chemin caillouteux pour arriver au plus vite, là, au bord de l'Onde, le torrent qui passe à Vallouise. L'endroit était idéal pour attraper truite, goujons et gardons. Le courant glacé tourbillonnait derrière les piles du vieux pont, les eaux d'un bleu laiteux ricochaient sur les galets. Une partie du courant partait un peu plus loin, sur la gauche, pour former un bras plus calme avec des trous d'eau, véritable paradis pour du pêcheur. Je sortais mon pliant, préparais ma ligne, piquais un ver dans l'hameçon. Le bougre gigotait. Trop tard. D'un geste sec, je lançais ma ligne.

Je perds toute notion du temps quand je suis là. Ma tête se vide. De la main gauche, je donne des petits coups au stickbait ; ma main droite, elle, serre le moulinet.

J'attends.

Quelle heure est-il maintenant ?

Je vois passer le camion des pompiers sur le vieux pont. D'autres voitures suivent, certainement celles des volontaires qui ont été alertés. Je les suis du regard. Ils roulent en direction du Parcher, sirènes hurlant et résonnant dans le vallon. Quand soudain, je vois le haut d'un brasier, des étincelles, des flammes, un panache de fumée noire qui déchire le ciel bleu d'acier.

D'un seul coup, je réalise. C'est la ferme... c'est MA ferme...

J'attrape mon vélo et file à toute allure vers la maison. Mon cœur bat à 100 à l'heure. Ma chemise est trempée. Je suis mal. J'ai la nausée.

Toute la brigade de pompiers est là. Les lances inondent le toit de la maison et de la grange attenante. Lucien, le capitaine, me barre le chemin. Gérard, mon voisin me retient. Je me débats et hurle : « M a t h i i i l d e ».

Annie Lamiral

Spirale

[Le film s'appelait *Tenir tête*, l'histoire d'un frère et d'une sœur séparés par les rancœurs et que la dureté des temps, la menace d'expulsion pesant sur leur mère, obligaient à faire face ensemble.] En bonne comédie dramatique américaine, nos deux héros finissaient par réaliser qu'ils étaient bien au-dessus de tous ces sentiments négatifs. Que l'amertume, les regrets, la rancœur ne menaient à rien. Qu'il fallait apprendre à pardonner pour vivre sereins et épanouis. Pourquoi nos existences ne pouvaient-elles pas être aussi simples et prévisibles ? Pourquoi ne suffisait-il pas d'appliquer des techniques de développement personnel ou des préceptes New Age pour apprendre à vivre avec les autres ?

J'avais lu le synopsis et espérais davantage de réalisme et d'authenticité. Finalement, on m'avait servi un ramassis de bons sentiments. La rapidité avec laquelle ils se pardonnaient et renouaient avec la complicité de leur enfance me semblait grotesque. Comment pardonner ce qui nous fait encore mal ? Ce qu'on n'arrive pas à s'expliquer ? Ce qui n'est autre que condamnation au silence ?

Sendé a détruit notre famille avec l'inconséquence et la rapidité d'un enfant qui piétine le château de sable qu'il a construit. Cette famille, c'était bien lui, mon grand frère, qui l'avait reconstruite, ou en tous cas il avait essayé. S'il n'avait pas fait les démarches pour obtenir ma garde et celle de Modou - lorsque notre mère a craqué - nous aurions tous grandi chacun de notre côté et aurions appris à faire les uns sans les autres. A la place, il a choisi de nous rassembler, de nous donner l'illusion d'un repère et d'un foyer pour finalement le désérer. A son départ, nous avons été

séparés, Modou et moi, et c'est à cause de lui que notre petit frère a plongé. L'éclatement de notre famille a brisé le peu de confiance qu'il avait dans la vie. Cela doit faire six mois que je n'ai pas eu de nouvelles de Modou. Il n'est même pas venu à l'enterrement de notre mère.

Notre mère. J'ai lu, il y a peu, que les tragédies familiales passaient en quelque sorte dans les gènes. Que les douleurs et traumatismes des parents étaient transmis aux générations suivantes et se manifestaient en eux. Un peu comme dans la légende du « sein effrayé ». Selon cette croyance, le lait des péruviennes qui avaient été violées durant les conflits armés au Pérou dans les années 80 transmettaient aux bébés une maladie spirituelle qui condamnait leurs âmes à la peur et au silence. Si cette théorie est bien réelle, je suis perdue.

Le seul moyen de rompre avec cette spirale infernale est de la stopper net. J'ai compris ça depuis bien longtemps. Je n'aurais jamais d'enfant.

Houfrane Ahamed

Mon amiral

[Elle se revit chez Biba, sur Kensington High Street, entourée de filles] plus belles les unes que les autres. A cette adresse, connue uniquement des initiés fortunés, Biba menait son petit monde à la baguette, souvent par de simples gestes car les demoiselles, venues d'horizons divers, ne parlaient pas toutes l'anglais. Un regard appuyé ou un simple raclement de gorge lui suffisait pour se faire comprendre de ses locataires. L'essentiel dans cet endroit consistait à satisfaire les visiteurs pour qu'ils se délestent d'un maximum de livres sterling en ayant envie de revenir au plus vite.

Eugénie était française, avec une allure de star hollywoodienne et un port d'impératrice. Elle s'exprimait avec un accent qui renforçait son charme et séduisait d'autant plus ses interlocuteurs. Ses habitués venaient pour la plupart de Kensington ou de Chelsea, les quartiers les plus chics de Londres. Certains occupaient des postes importants à la City et l'un d'entre eux appartenait à la Chambre des Lords. C'est là qu'Eugénie avait rencontré Sir Edward. Elle était devenue sa favorite et lui, fasciné par sa grâce et sa sensualité, se montrait toujours d'une générosité extrême. Très vite Madame Biba instaura une consigne : toujours accueillir Sir Edward avec le meilleur champagne, servi par Eugénie dans des coupes de cristal ciselé, suggérant des seins de comtesse en forme de pomme.

Officier dans la marine marchande, Edward adorait raconter ses périples, ses escales et ses exploits à la belle Eugénie qui l'écoutait avec une admiration taquine au cours des longues soirées passées ensemble. Une nuit, au cours d'une étreinte enivrante, il lui promit de l'embarquer dans une

prochaine expédition sous les tropiques. Dans les semaines qui suivirent, transportée par l'idée d'une croisière dans la cabine de celui qu'elle appelait mon Amiral, elle se mit à prévoir ses tenues, à préparer les objets qu'elle emporterait dans sa grande malle et attendit le retour de son marin à l'allure royale.

Il revint par une fin d'après-midi d'hiver. Chaud et confortable, le salon était éclairé par les derniers rayons du soleil et l'éclat de grosses bûches flamboyantes. Parmi les autres filles, Eugénie, cigarette à la main, posait gracieusement devant la cheminée en flirtant avec un visiteur au regard gourmand. Edward s'arrêta à quelques mètres du couple lorsqu'il reconnut un matelot de son équipage, dont la présence était ici des plus incongrues. Le gaillard était bel homme et pour l'occasion il avait revêtu son plus beau costume qui semblait venir de Bond Street. Edward s'approcha, saisit sur un guéridon une coupe remplie de champagne et lui balança derechef sur le visage. Le matelot, aussi surpris par cette apparition qu'interloqué par le geste, demeura immobile, le front mouillé, la bouche ouverte. Aucune empoignade ne s'en suivit. Edward releva le menton et sans un regard pour Eugénie, se retourna et se dirigea dans le couloir en faisant claquer le bruit de ses bottes.

Le souffle coupé, elle resta quelques secondes les bras ballants avant de réaliser que ses rêves d'évasion et de nouveaux horizons venaient de disparaître en même temps que Sir Edward. Elle vit dans les yeux du matelot sa propre déchéance, la déchéance de la favorite, et ne put s'y résoudre. Prise d'un élan de survie, elle se lança vers l'escalier à la poursuite d'Edward, l'appela à deux reprises et, ne le voyant plus, se précipita sur les marches, à grandes

enjambées malgré sa jupe étroite. Le talon aiguille de sa chaussure droite se fendit comme une tige de cristal et son buste partit en avant jusqu'à la dernière grande marche en marbre rose. La chute lui épargna la tête mais ses deux jambes se brisèrent sur le coup, clouant Eugénie pendant des années sur une chaise roulante.

La vieille dame au beau visage ridé fume une cigarette ; mélancolique, elle regarde les cargos s'éloigner de l'Angleterre.

Maria Besson

Une leçon de jeunesse

En sortant du cinéma, il faisait nuit, et le boulevard Montparnasse brillait de toutes parts. Tous ces magasins illuminés pour les fêtes de noël éclairaient le marcheur solitaire que j'étais. Le sol était mouillé, et reflétait cette clarté nocturne qui se voulait magique à cette époque de l'hiver. Je ne pouvais m'empêcher de penser qu'une fois les festivités terminées, tout le côté féerique de cette période retomberait, pour laisser la place à une saison grise, humide et triste. J'étais négatif ce soir-là, j'en étais conscient. J'étais allé au cinéma justement pour me changer les idées, pour oublier ma famille, pour oublier mon grand frère, pour oublier ce qu'avait dit mon père...

[Le film s'appelait *Tenir tête*] et c'est justement ce que je n'arrivais plus à faire. Je sortais à peine de l'adolescence, et déjà, je me sentais décliner. Toute ma vie, on m'avait assuré que si je travaillais bien à l'école et que si je me tenais sage, je ne devrais pas avoir de problème dans ma vie. Mais plus je grandissais, plus je me rendais compte que la fourberie, la ruse, la brutalité et l'injustice avaient toute leur place dans les relations avec les autres. Ça, mes parents ne me l'avaient pas dit.

Plus je grandissais, plus je pouvais sentir la pression sociale me demander d'être efficace dans l'adversité, froid avec mes concurrents, égoïste dans mes choix. Lorsque j'étais enfant, personne ne m'avait parlé de la loi du plus fort, du rapport dominant-dominé entre les gens, ou même de l'importance de l'ambition personnelle dans sa carrière professionnelle. Je n'étais pas prêt à ça. Je ne m'étais pas préparé à un monde aussi violent.

Quelques jours avant, ma mère s'était plainte à mon père qu'il laisse passer systématiquement toutes les vacheries, les insultes, et les commentaires négatifs de leur aîné sur son petit frère... sur moi. Mais selon mon père, nous étions déjà assez grands, et que si l'aîné avait fini par devenir le dominant de la fratrie, en étant un peu brusque parfois, c'était dans l'ordre des choses...la nature est ainsi faite.

Je n'étais pas censé entendre cette discussion, ces mots de mon père. En plus d'une douleur sourde dans la poitrine, j'ai pu sentir, du bout du couloir où j'écoutes la conversation, les bras de mon père me lâcher dans le vide, dans une jungle où l'ami d'hier devenait un adversaire farouche, prêt à me défigurer pour sauver sa peau.

Je ne savais plus où était la vérité. Ce que je pouvais sentir, c'était comment ces paroles avaient éclaboussé les parois fragiles de ma réalité. Le monde avait changé de couleur, et les milliers de petites ampoules en cette période de Noël ne rendaient pas plus lumineuse ni magique ce qu'était devenu ma vision du monde.

Aujourd'hui, des années plus tard, je trouve les choses bien moins tristes. La tendresse que je ressentais dans mon enfance, je l'ai défendu comme j'ai pu dans mes premières années d'adulte. J'ai eu raison, car elle s'est transformée en confiance. Mon père et mon frère n'ont trouvé au bout de leur logique que de la solitude et du désespoir. J'ai appris de tout ça qu'il ne fallait jamais mépriser l'innocence de la jeunesse, toute naïve qu'elle puisse apparaître. Elle est un moteur, une liberté, une clarté quand les autres se retrouvent comme moi des années auparavant, dans la confusion la plus totale du boulevard Montparnasse.

Joan Monsonis

Une autre vie que la mienne

C'est presque toujours un dimanche soir entre 18 et 22 heures que cela se passe. Plutôt en hiver quand la vie a lieu à l'intérieur, qu'on attend dans le refuge la tempête du lundi matin, qu'on fait sa provision de chaleur auprès de ses proches. Mais cela peut se passer aussi en plein mois d'août, quand la ville est déserte et attend la rentrée.

Seul, on vit au dernier étage de l'immeuble. On l'a choisi pour la surface, immense, et pour l'orientation, plein nord. La lumière du jour nous agresse. On préfère contempler le sol au loin que le ciel pollué où il ne se passe jamais rien. On sent les autres vivre au-dessous de soi. On sait qu'il n'y a rien à faire de plus.

Simplement jeter un œil à la fenêtre, circuler dans les couloirs, coller son oreille aux murs, surprendre le facteur, lire une lettre qui ne nous est pas destinée. Attendre. Sortir aux bonnes heures, rencontrer ses voisins par hasard, engager la conversation, étudier les emplois du temps. Monter dans l'ascenseur, laisser les étages défiler et choisir.

La veuve du septième. Elle sort peu, vit entourée de chats, partage volontiers sa passion pour les félins. On s'en fait facilement une alliée en s'émerveillant devant l'animal qui ronronne, s'étire, se prélasse sous un radiateur. Assis dans un canapé infesté de poils blancs et roux, les bêtes collées aux jambes, on boit parfois chez elle du thé noir dans un mug-chat. Si l'on supporte l'odeur de l'appartement et les miaulements incessants, on l'écoute volontiers raconter sa vie car elle est vive et souriante, et l'on partage son humour cynique. Elle a toujours préféré les chats aux hommes, ce qui est une façon comme une autre de voir la vie. Elle rêve

de découvrir le monde mais ne peut pas partir car elle doit s'occuper de « sa petite famille ». Alors elle reste et lit des livres sur la réincarnation qu'elle aime nous faire partager.

Le gentil couple du sixième, marié depuis toujours. Lui, attend la retraite pour « profiter » et s'envoler au soleil de Miami, fait des heures supplémentaires pour le fabuleux projet, évite la fête des voisins pour ne pas avoir à acheter une bouteille de vin. Elle, tremble à l'idée de la retraite, ne supporte pas l'inactivité, a déjà prévu le « après », voyages, jardinage, cours de peinture, bénévolat, se débrouillera pour vivre sans temps mort. On sonne chez eux un jour où elle est seule, c'est plus agréable. Elle nous offre un, deux, trois portos et, tout en se laissant bercer par le vent qui souffle dans les palmiers du gigantesque poster des murs du salon, on l'écoute avec délice raconter sa journée de secrétaire. Les soirs où Monsieur est en déplacement, on est invité à goûter au poulet au curry servi par la maîtresse de maison qui n'hésite pas à s'étendre sous les palmiers comme si elle était en vacances à la plage. On se propose alors de masser son dos endolori.

On aime croiser au cinquième la mère-divorcée-trois-enfants, le samedi soir. En jupe courte et hauts talons, maquillée et souriante, elle fait davantage envie que les matins de semaine où, visage fermé et teint brouillé, elle court à l'école, au bureau, à la salle de gym, au bureau, à l'école, au supermarché, chez le pédiatre, et pour finir sa journée chez le psy peut-être. On la trouve charmante, un brin intimidante. On aimerait mettre un beau pull en cashmere que l'on ne s'est jamais offert, sonner un soir à l'improviste et l'inviter à dîner dans un petit restaurant italien romantique – qu'on ne connaît pas mais qu'on dénichera. Après, on lui proposerait un verre de limoncello à la maison,

qu'elle accepterait. Mais on manque de courage. Alors on se contente de l'observer sur sa terrasse où, cigarette à la main et téléphone dans l'autre, elle accepte peut-être d'autres propositions à dîner.

L'artiste du quatrième ne sort jamais sans son appareil photos. Il semble vivre chaque jour comme si c'était le dernier. Sur le toit de l'immeuble, dès l'aube, il a un sourire béat et un thermos. Il contemple l'horizon, attend les premiers rayons du soleil, qui peine à se faire une place entre les immeubles, puis capture un dégradé de couleurs ternes. Parfois, on le surprend dans la rue en train de saisir des passants, un homme qui fume assis sur un banc, une femme qui court après son bus, cheveux au vent. Il dit apporter au monde la poésie dont il a besoin. Je ne vois pas bien ce qu'il veut dire. Ce que je sais, c'est qu'il reçoit chez lui de jeunes Tchèques magnifiques aux yeux clairs, excitées à l'idée de monter à la Tour Eiffel et d'être shootées avec une fausse fourrure sur les ponts de Paris et sans fourrure sur son canapé.

Le bruit est le repère du troisième étage. Un bruit permanent d'allées et venues, de portes claquées, d'objets tombés, d'animateurs radio braillant à tue-tête. Deux adultes et quatre enfants qui ont vu leur famille exploser en plein vol et qui tentent d'en fonder une nouvelle sous les yeux ébahis du petit dernier. Lui, vit avec ses deux parents comme si c'était une chose naturelle tandis que les autres ne veulent pas partager leur vrai parent. Ça se dispute à propos de tout. Parfois, les adolescents, agacés de partager leur chambre avec ceux qui ne sont pas leur frère et sœur, font du chantage et menacent de partir vivre chez l'autre parent. Alors l'homme et la femme se fâchent : il crie sur les enfants, elle crie sur lui, et ils finissent par se consoler dans les bras

du « vrai » enfant, sous le regard terriblement jaloux de tous les autres. C'est le samedi après-midi qu'on a le plus de chances d'assister à ce type de scènes : armé de chouquettes, de guimauves et de sodas, on sonne, prétextant une discussion sur la prochaine assemblée générale des propriétaires.

On aime le dimanche midi pour voir sortir de l'immeuble en courant, casque aux oreilles et cheveux relevés en queue de cheval, la jeune fille du second. Elle porte un short moulant qui lui sied à merveille et on se délecte en regardant son appétissante silhouette. Parfois, on enfile ses baskets, on descend les escaliers quatre à quatre pour la croiser, l'air de rien, près du vide-ordures. On entame la conversation sur les bienfaits du sport. Elle a vingt-cinq ans, travaille dans la publicité, a des parents qui la regardent comme la huitième merveille du monde, des amis avec qui elle danse sûrement dans des soirées mousse, des amoureux avec qui elle part peut-être à Barcelone. Elle est jeune et belle, en bonne santé et entourée. Parfaitement écœurante.

Le couple au bébé, marié depuis peu, loue un petit appartement au premier. On se souvient du cortège de klaxons qui a réveillé l'immeuble entier, un samedi matin de mai. On s'est assis sur la terrasse en fin de journée pour admirer le choc culturel entre les familles française et camerounaise. On ne pouvait pas entendre les conversations dans le jardin situé trop bas, mais quel plaisir d'observer les convives endimanchés et les deux jeunes mariés, au centre, en pleine béatitude ! Aujourd'hui, la béatitude les a quittés : quand on les croise dans l'ascenseur, l'amoureux est à peine visible sous les stocks de lait, de couches et de lessive, et l'amoureuse porte un bébé métisse qui hurle à perdre haleine parce qu'il a faim,

est fatigué, a mal au ventre. Il n'a que quelques mois mais ses cris font écho dans les étages.

La femme âgée traîne son cabas dans le couloir du rez-de-chaussée. Elle ne sort pas pour faire ses courses mais pour échanger une parole avec la caissière, sa manière à elle de se sentir encore vivante. On est le seul à sonner à la porte de son studio et, hormis à l'heure de la sieste, on est certain qu'elle nous ouvre sa porte. Dès qu'on entend ses chaussons traîner sur le linoléum, on frissonne d'horreur, prêt à repartir. Mais c'est trop tard : la porte s'ouvre et une odeur de mort nous prend à la gorge. C'est terrible. Pour couvrir le son de la télévision, on hurle qu'on s'est trompé, qu'on cherche l'appartement de la jeune fille blonde qui fait du jogging, qu'on fera attention la prochaine fois à ne pas la déranger. Elle nous fixe d'un regard vide, semble faire un effort de mémoire, se demandant peut-être si elle ne m'a pas déjà croisé au pied de l'immeuble. A moins qu'elle soit encore accrochée à « La Roue de la Fortune » qui tourne en permanence sur l'écran. On finit par un sourire et un geste de la main, puis on court vers l'entrée principale pour respirer l'air du dehors.

Monter dans l'ascenseur, laisser les étages défiler et choisir une vie dans l'éventail. Le plus difficile, c'est le choix. Ensuite tout s'enchaîne : on laisse agir la pulsion, on enfile ses gants, on se jette sur le voisin ou la voisine, on l'étrangle sans bruit, on connaît l'endroit précis de la gorge depuis le temps, on porte le corps jusqu'au parking souterrain, on le dépose dans le premier congélateur du terrain vague dédié aux encombrants, et puis on attend patiemment que souffle le vent du mystère de la disparition.

Il n'y a rien à faire de plus pour ne pas crever d'ennui.

Karine Bihan

Quel cirque !

Le cirque est une source d'inspiration privilégiée pour les artistes, qu'ils soient issus des arts plastiques, du cinéma, de la photographie ou encore de la littérature. Il est à fois mystère, féerie et voyage. Univers très marqué, il nourrit des œuvres sur le rapport à la différence et à l'étrangeté. Au cirque, les corps se sculptent, souffrent et se déploient, quelquefois jusqu'à l'accident. Le temps d'un spectacle, s'associent en permanence, pour petits et grands, l'émerveillement, les rires et la peur.

Il y a deux ans, nous avons initié une coopération avec le Plus Petit Cirque du Monde (PPCM), ainsi qu'avec le Photo Club de Bagneux, dans le cadre d'une exposition et de la publication de l'album « En chantier... Quel cirque ! ». Cette année, nous avons souhaité prolonger ce partenariat par un atelier d'écriture in-situ, sous le chapiteau du PPCM investi par les artistes des associations balnéolaises Art Mature et Bagn'arts.

Inspirés à la fois par les lieux, les œuvres exposées ainsi que les échanges avec peintres et sculpteurs, nous avons laissé libre cours à notre imagination dans des récits circassiens.



*Sculpture réalisée par Sophie Hardy,
association Art Mature*

Mes années cirque

Neuf ans, je vois à la télé « La Strada » de Fellini. L'univers du film m'impressionne fortement et la fin me fait pleurer bien après le générique. Quelque temps après, toujours à la télé et toujours en noir et blanc, je regarde « Le Plus Grand Chapiteau du Monde ». L'ambiance à l'américaine est grandiose, comme le titre : intrigues amoureuses, personnages fantasques, prouesses de trapézistes... Emerveillement et féerie assurés ! Puis arrivent les mercredis de « La Piste aux Etoiles » ; l'émission télévisée fait la joie de nos soirées en famille et toutes les semaines nous attendons ce rendez-vous avec curiosité et joie candide. Le dîner est pris suffisamment tôt pour nous réunir à 20 h 30 autour du petit écran et profiter de tous les numéros proposés, dans une sorte de rituel hebdomadaire.

Douze ans, toujours habitante du 11e arrondissement de Paris, je vais au collège de la rue Amelot, à côté du Cirque d'Hiver. La proximité de l'endroit me vaut d'assister à une vraie représentation. J'ai l'impression d'entrer dans la télé, d'autant qu'il s'agit, lors de cette soirée, de l'enregistrement de « La Piste aux Etoiles ». Je regarde en taille réelle, en chair et en couleurs, toutes les vedettes, clowns et animaux qui me fascinent dans notre salon, les mercredis soir.

Au cours de cette même année scolaire, une nouvelle élève arrive dans ma classe. Elle fait partie de la troupe Bouglione et raconte des histoires de cirque à dormir debout. Mi-envieuse, mi-admirative, je la considère comme une artiste, un être à part qui a la chance mais aussi la particularité de vivre dans un domaine qui m'est très lointain. Elle reste un

trimestre puis disparaît, pour repartir en tournée avec sa famille de saltimbanques.

A l'adolescence, j'ai l'occasion d'aller voir quelques spectacles circassiens, comme le Cirque Plume, le Cirque du Soleil et d'autres. Subjuguée par la puissance de ce qui se déroule dans ce cercle magique, je garde pourtant une sorte de réserve, me tenant à distance des prouesses des corps, du scintillement des lumières, de la musique et des roulements de tambours. Captivée mais étrangère à ce royaume inaccessible.

Lorsque j'entends pour la première fois l'acronyme du PPCM et sa signification « Le Plus Petit Cirque du Monde », je n'ai plus vingt ans depuis longtemps. Je repense bien sûr au film américain des années 50 et cette inversion de superlatif me séduit immédiatement, comme un clin d'œil que je peux comprendre et partager. Je découvre peu à peu l'histoire du PPCM, sa dimension humaniste, son implantation dans Bagneux, ma ville. J'admire par la suite son projet de devenir un chapiteau en dur, destiné à former des enfants de tous milieux sociaux à l'art de l'équilibre, du mouvement, ainsi que de l'esprit de groupe et de la création.

Aujourd'hui, le PPCM fait partie de mon environnement urbain et citoyen. J'ai suivi la naissance de son chapiteau, j'ai écrit des haïkus sur les photos de sa construction, j'ai participé aux événements qui ont marqué le chantier et son inauguration. Me voilà aujourd'hui à écrire au cœur du PPCM, à l'occasion d'une exposition des artistes de Bagneux qui ont créé des œuvres - peintures, photos et sculptures - insufflées par l'art du cirque.

« Le Plus Petit Cirque du Monde » s'exprime, attire, inspire. A la fois proche et prodigieux, il s'inscrit naturellement dans

la ville qui l'a vu s'ériger et son aventure commence à rayonner à travers le monde.

Je ne pensais pas être proche des arts du cirque, et pourtant...

Maria Besson



*Le cirque, Pascal Serreau,
association Bagn'arts*

Le fil d'Ariane

J'enfile mon justaucorps violet pailleté, mes chaussons noirs et, avec une précaution infinie, je saupoudre mes mains de talc qui virevolte comme du sucre glace. Sous le chapiteau vide et silencieux, je me sens fourmi. Une fourmi égarée. J'ai toujours l'impression d'être perdue quand je suis au sol. C'est dans les airs que je me retrouve. Les voltigeurs, les pilotes, les grutiers, me comprennent. Le filet est à sa place, dans l'angle de la piste mais je décide de ne pas l'installer. Par défi. Et puis je ne cours aucun risque, je connais les gestes par cœur, je n'ai qu'à me laisser guider. Après la scène avec Mario, j'ai besoin d'un peu d'ivresse.

Je lève les yeux. Le pilier d'acier est vertigineux. Huit mètres de délire vertical. Et tout là-haut, le fil tendu qui me nargue. Je fais dix tours de piste, quelques sauts, le grand écart, une vingtaine de pompes. Je bois, je marche, j'étire mes membres élastiques. Le corps est prêt, la tête non. J'entends encore ses critiques devant tous les autres qui n'osaient plus me regarder. *Tu te débrouilles pas mal, tu montes vite, tu ne tombes jamais mais bordel tu gâches tout avec ton numéro vu et revu cent fois ! Trouve autre chose, Ariane ! Et surtout mets de la sensualité là-dedans ! Tu es funambule, oui ou non ? On vient au cirque pour rêver, pour s'émerveiller ! Tu sais ce que je veux te dire ???* Je lève les yeux et me vient l'idée de renoncer. Je me sens mal à l'aise, ses mots me polluent.

Je prends une profonde inspiration, je pose la main sur le premier barreau, j'aime le froid du métal. Je monte. Un bras, une jambe, l'autre bras, l'autre jambe, à plier ou à tendre, le geste est simple. Je pense au chat roux qui monte certains soirs la gouttière de mon immeuble avec une surprenante

agilité. Je ne crois pas en la réincarnation, c'est dommage. Comme les chats, les airs sont mon élément. J'aurais pu lui répondre à Mario, et partir. Chercher une place dans une autre compagnie, proposer ailleurs mon numéro, les funambules ne courrent plus les rues aujourd'hui. Mais le courage m'a manqué et puis je m'entends bien avec les autres, surtout avec Victoire. L'ange du trapèze que je ne me lasse pas de voir virevolter.

Je monte. Je me rapproche du fil sans le quitter des yeux. Je contrôle ma respiration qui s'accélère sous l'effort. Je sens mon corps menu qui épouse l'acier. *Il me plaît ton corps de poupée. Tu es comme une petite passerine qu'on a envie de recueillir dans le creux de la main*, disait Mario, quand nous nous sommes rencontrés. Oui. Une poupée qui prend soin de son corps, mange juste ce qu'il faut, ne boit que des oranges pressées et du thé vert, ne respire pas de fumée, évite le soleil et les médicaments, regarde dans le miroir les muscles se dessiner sur les omoplates, le ventre, les cuisses. J'aurais pu le voir venir Mario, lui, son accent à faire tomber, sa barbe mal taillée et ses mots de séducteur. Mais je suis tombée amoureuse et j'ai plongé tête la première dans ses yeux verts.

J'arrive devant le fil. Huit mètres de délire horizontal. Et tout au bout, le plaisir d'avoir dompté la corde d'acier. Je tends les bras, je cherche le point d'équilibre. C'est le plus délicat, après tout s'enchaîne. Je pose le pied droit sur le fil, puis le gauche. Je fixe mon regard sur l'extrémité finale : je vois Mario qui, les soirs de spectacle, sous le tonnerre d'applaudissements, m'ouvre ses bras derrière le rideau rouge et m'embrasse fougueusement. *Encore une fois, tu les as eus, Ariane ! Entends comme ils sont heureux ! Ça va nous faire une pub en or ! On finira par refuser du monde à*

ce rythme ! Putain ce que je suis heureux ! D'où lui venait-elle cette fougue ? Etais-ce uniquement le bonheur de remplir la salle ? A avait-il un peu d'amour pour moi dans ces moments où il me soulevait du sol ? Je ferme les yeux et me vient un instant l'idée de reculer.

J'expire longuement, je rouvre les yeux, je sens mes orteils qui s'agrippent au fil. Je pense au chat roux qui se promène le matin sur la rambarde de mon balcon. Comme lui, je dois faire abstraction du poids de mes pensées, qui pèsent plus lourd que mon corps. Il me faut retrouver cet état de légèreté qui est le mien en temps habituel. J'avance. Les battements de mon cœur reprennent leur rythme normal. Mes bras écartés assurent mon aplomb, mes pieds alignés glissent sur le fil. J'ai retrouvé le contrôle de mon corps et une confiance nouvelle. S'il était là, il serait fier de me voir marcher ainsi dans les airs, lui qui affirmait que je n'étais pas prête à monter sans balancier. Je lui dois tout. La respiration, l'équilibre, l'aplomb, le travail de la pensée pour vaincre la peur, il m'a tout appris. Je lui dois tout mais aujourd'hui, je ne suis plus sa poupée. Je suis Ariane, la danseuse de corde qui fera vibrer le public avec un numéro, peut-être cent fois vu et revu, mais en tout cas réussi. J'ai fait du chemin depuis mes premiers tangages sur le fil et personne ne m'empêchera d'aller plus loin.

Des gouttes de sueur perlent à mon front. Je n'aurais pas pensé être capable d'aller jusqu'au bout sans sa présence. D'habitude, c'est lui qui me pousse à me surpasser : il est en bas, il n'a pas besoin de parler. Je sais qu'il me suit des yeux, ça me suffit. Le point d'arrivée se rapproche. Sa voix s'estompe tout à fait maintenant. Je me sens libellule prête à s'envoler. Il n'existe pas d'insecte plus gracieux. Combien de fois, petite, ai-je cherché le sommeil en rêvant que je

volais ? Et ces ailes que j'avais fabriquées pour sauter de l'arbre, que sont-elles devenues ?

J'entends le silence qui envahit le chapiteau. Un silence magnifique, apaisant, qui précède le succès. Un silence qui ne ressemble en rien à celui qui a suivi le claquement de porte lorsque je lui ai annoncé en sautant de joie que j'étais engagée dans la compagnie. Celui-ci pesait des tonnes de déception et de chagrin. Et pourtant. Il n'est pas donné à tout le monde d'avoir une fille libellule. Mais mon père n'est pas homme à avoir le cœur qui sursaute. *Arrête de faire l'artiste Ariane ! Trouve-toi un vrai métier comme les autres ! Je me demande ce que je t'ai fait pour mériter ça. Tu me fais honte, ma pauvre fille. Quand on me demande ce que tu es devenue, j'ai pris l'habitude de répondre que je n'ai aucune nouvelle de toi. Parfois même, il m'arrive de t'oublier.*

Je sens une larme qui vient : elle brouille ma vue, roule sur ma joue droite, se pose sur mes lèvres. Une larme pourrait-elle suffire à me faire perdre pied ?

Karine Bihan

Enfant de la Lune

Jonathan était le seul du village à connaître le moindre changement de taille de la Lune. On disait de lui qu'il n'était pas comme les autres. Malade de la peau. Enfant de la Lune. Sa mère n'avait jamais voulu le lâcher. L'abandonner dans une institution spécialisée était au-dessus des forces de cette femme qui vivait depuis maintenant des années seule avec ce fils... différent.

Jonathan, âgé de quatorze ans maintenant, n'avait connu que le village. Sa chambre avait toujours donné sur un terrain vague, en bordure d'agglomération. Sa mère s'était battue, nuit et jour, pour que les conditions de vie de son fils soient meilleures. Elle ne voulait pas que Jonathan passe ses nuits à guetter le moindre passage de voiture sur la départementale qui traversait le village. Mais les nuits étaient calmes, trop calmes pour la jeunesse de ce jeune homme qui rêvait de voyages et d'aventures.

Comme chaque nuit, Jonathan quittait la maison pour sa promenade nocturne. Sa mère le laissait faire ses grandes virées à contrecœur. Elle avait peur pour lui, pour sa santé. Mais elle savait qu'il avait besoin de se sentir libre.

Lorsque Jonathan eut sept ans, le petit terrain vague en face de sa chambre s'était soudain réveillé dans un vacarme de voix et de bruits métalliques. Le cirque Zappata s'installait dans le village pour une semaine. D'abord apeuré, l'enfant ne perdait pas une miette des va-et-vient des acrobates, dompteurs et autres clowns. Il fut très vite fasciné par ce monde si magique, en comparaison avec l'ennuyeuse vie de village. Les spectacles se déroulaient la journée et malgré

les supplications du petit garçon, il dût se faire à l'idée qu'il ne verrait pas le spectacle.

Le soir qui suivit la dernière représentation, Jonathan, épuisé par tant de pleurs et de désespoir, alla une dernière fois avec sa mère, voir les animaux en cage. Au moment de partir, sa mère l'entraîna sous le chapiteau. Au lieu de voir un grand espace obscur, Jonathan vit toutes les lumières allumées. Soudain, le spectacle commença. La musique, les acrobaties, les jongleurs, les clowns. Tous ces personnages s'étaient maquillés uniquement pour lui. En regardant sa mère, il comprit qu'elle était derrière tout ça. Un spectacle rien que pour eux ! Lorsque la musique se tut, le chef de la troupe, armé d'une longue et fantasque moustache, alla voir le petit garçon et lui dit d'un air complice : « *Tu sais, nous aussi nous sommes des enfants de la lune. Nous préférions sa douce lumière et un bon feu de camp, plutôt que le grand soleil à qui tous les gens ordinaires obéissent. Si je peux te donner un conseil, ne doute jamais de l'amour de ta mère. Il peut déplacer des montagnes, te donner l'envie d'avancer jour après jour... ou tout simplement réveiller un cirque en pleine nuit pour un seul petit garçon. Quand tu seras un jeune homme fort et courageux, tu pourras venir avec nous si tu veux... J'ai vu dans ma boule de cristal que tu en auras très envie ! En attendant, je vais me coucher, petit. Demain, nous avons de la route. Nous nous reverrons l'année prochaine et referons un spectacle rien que pour toi.* »

L'année suivante, le cirque Zapatta n'était pas revenu. Le village, trop peu fréquenté, avait perdu de l'importance depuis la construction de l'autoroute à quelques kilomètres de là. Toutes ces années, la mère de Jonathan n'avait cessé d'être inquiète pour son fils. Elle avait peur que sa maladie évolue, qu'il ne supporte plus son traitement ou, tout

simplement, qu'il ne perde espoir.

Le cirque n'était plus jamais revenu. Le village se désertifiait de plus en plus. Ce n'était pas la quiétude de la campagne ; c'était la solitude morbide d'une région qui se dépeuple. Mais la mère de Jonathan ne voyait pas de la tristesse et de la déprime dans les yeux de son fils. Depuis cette nuit où les clowns n'avaient fait rire que lui et où toute la troupe s'était maquillée spécialement pour un enfant de sept ans atteint d'une maladie génétique, cette femme sentait chez Jonathan une fenêtre vers un ailleurs qui lui faisait supporter la solitude mieux qu'elle. Elle avait alors compris une partie de la magie si mystérieuse de ces nomades et priait au fond de son lit pour qu'ils adoptent son fils quand elle serait trop fatiguée.

Joan Monsonis



*Les acrobates vues par Migette Rognon,
association Bagn'arts*

Comme un clown triste

En rentrant du travail ce soir, je suis passée devant une grande affiche du cirque Arlette Grüss. Je me suis arrêtée et je n'ai pas pu m'empêcher de me replonger dans le souvenir de la première fois où j'ai assisté à un tel spectacle. C'était peu de temps avant mon placement au Foyer des Oliviers, après l'arrestation de Papa et son transfert au centre de détention. Cette journée conserve une saveur unique d'autant que je ne suis jamais retournée au cirque depuis.

C'était un samedi d'hiver. Mon ciel était terne et morose, mais le fait de partager une journée de loisirs avec Soraya et ses parents apportait un réconfort dont j'avais foncièrement besoin dans cette période. L'une des plus difficiles de mon enfance. Lorsque nous sommes descendus de la voiture, au loin, nous avons vu une longue file d'attente. Avec le froid, j'avais peur d'être congelée sur place avant de ne voir quoi que ce soit... Nous nous sommes approchés et avons constaté que c'était la queue pour la sandwicherie. J'en ai soupiré de soulagement. Il y avait tout de même une petite attente pour entrer dans le chapiteau mais ça avait été plutôt vite. Après avoir récupéré nos billets d'entrée et traversé un petit chemin boisé, nous sommes entrés dans le chapiteau.

Il y avait beaucoup de familles, de personnes âgées et même un groupe d'élèves. J'étais concentrée sur ces enfants lorsque, tout à coup, les lumières s'éteignirent. Le grand rideau rouge s'ouvrit alors sur une scène illuminée par un faisceau lumineux bleu. Débuta alors un spectacle inoubliable : dompteurs, trapézistes, jongleurs et funambules se succédèrent en une sublime farandole. Chaque mouvement, chaque geste était imprégné de

légèreté, d'harmonie et de joie. Chaque couleur apportait un surcroît de grâce à cet arc-en-ciel en mouvement, à cette symphonie de lumière. Nous avons vu des animaux, un éléphant drôlement maquillé, des tigres et des lions incroyablement apprivoisés.

A un moment, j'ai dû fermer les yeux, convaincue que le funambule allait tomber... Mais j'ai eu tort, heureusement ! Je garde un souvenir particulier du clown qui, au milieu de cette effusion flamboyante, m'a semblé un peu moins heureux que les autres. Peut-être était-il un peu fatigué ? Peut-être était-ce son rôle de jouer les heureux malheureux ? Ou peut-être partageait-il mon sentiment : heureux d'être à cet instant précis sous ce chapiteau mais malheureux à cause du souvenir d'une personne qui lui manquait et qu'il ne reverrait peut-être jamais...

Malgré toutes mes tentatives, je n'ai jamais revu mon père. Il n'avait pas de papiers et il m'a été impossible de retrouver sa trace.

Houfrane Ahamed

En équilibre

J'avance et je recule

Dans mon dos je sais la foule

Je sens leurs yeux transpercer mon corps

Leur souffle suspendu

Je bouge, je m'étire et je m'allonge

Je délie tous mes membres

Tel un chat

Je m'élance dans cette profondeur

Je mesure l'intensité de chaque pas

Ma respiration retenue

Chaque muscle tendu

Je sais les têtes relevées et les yeux

Rivés sur mes gestes, dans la peur contenue

Je ne les vois pas

Je ne les entends pas

Concentrée, habitée par une force intérieure

Qui dirige mes pas

Je progresse, j'avance dans la lumière

Je n'ai ni passé, ni avenir
Je viens au monde
Guidée par ma force et ma confiance.
Je vise l'extrémité de ce chemin
Toucher au but
Sur le fil de mes peurs et de mon audace
Je mesure le bonheur de me rencontrer.

Christine Garnier



*Le chemisier blanc, Jacqueline Chesta,
association Bagn'arts*

A chacun son p'tit bonheur

Le secret des petits bonheurs se trouve dans la sensation de bien-être qu'ils procurent mais aussi dans les empreintes de satisfaction qu'ils laissent dans notre mémoire. Ce sont des petits instants de vie, éphémères. Moments de solitude ou de partage, leur évocation nous plonge continuellement dans le ravissement.

Philippe Delerm leur a dédié un ouvrage intitulé « La première gorgée de bière et autres plaisirs minuscules ». Il y décrit des bonheurs personnels qui se révèlent, pour le lecteur, bien souvent universels : aider à écosser des petits pois, plonger dans les kaléidoscopes, être invité par surprise, prendre le trottoir roulant de la station Montparnasse...

Lors de l'atelier, chacun a tout d'abord recensé ses propres petits bonheurs qui appartiennent à des registres très divers :

Sortir dans la fraîcheur du balcon dès les premières lueurs de l'aube

Se mettre dans la peau d'un personnage de roman historique

Descendre d'un avion

Ecrire et me relire

Savoir qu'au moins une personne nous aime, simplement

Le thé du matin et l'odeur de pain grillé

Les conversations très sérieuses avec mes petits-enfants

Les moments de respiration consciente

Quand je regarde une série à laquelle je suis « accro »

Marcher vite dans ma ville

Choisir une nouvelle paire de lunettes

M'asseoir à une terrasse de café

Faire voler mon cerf-volant

Me souvenir de mes rêves

Jardiner

Partager des confidences entre copines

Pousser l'aveno et pêcher la crevette

M'octroyer une heure pleine de lecture

Echanger avec mes ami.e.s du bout du monde sur Facebook

Rêver en contemplant les nuages

...

Chacun a ensuite choisi l'un de ses instantanés, pour le développer et partager ainsi avec le lecteur ses sensations et émotions. Au-delà de simples récits, les textes qui suivent font appel à ce qui fait sens pour chacun de nous.

Le pétrichor

Le temps était favorable aux vacanciers ; pour les agriculteurs, en revanche, ces trois derniers jours avaient été un enfer. Et cet ultime pic de chaleur avait fini de les achever. Les rares épisodes de pluie au cours de la quinzaine avaient été insuffisants pour retenir l'eau dans les racines des plantes, la terre était sèche. Un halo de chaleur de couleur blanchâtre remontait à la surface du goudron.

La radio avait prévu un orage en milieu de journée. Mon père nous ordonna de rester à l'intérieur. Cette injonction contrecarrait sérieusement nos plans d'amusement. Nous étions deux enfants excités, tournant en rond dans les pièces de la maison. Cette prévision salvatrice s'annonçait comme la fin d'une période noire pour les adultes.

Comme annoncée, la délivrance arriva en début d'après-midi. Le frémissement naturel de l'atmosphère fit subitement place à un silence de mort. Le ciel s'assombrit violemment manifestant ainsi sa mauvaise humeur. Du fond de l'horizon, des cumulonimbus énormes fonçaient, agressifs, en notre direction. L'un d'eux, prenant l'apparence d'un chien noir et féroce, la queue en bataille, s'immobilisa à hauteur des fenêtres de notre maison. Je me trouvais nez à nez avec cette forme étrange qui me défiait. Les yeux immobiles, je fixais ce monstre, fascinée par cette nature audacieuse.

Le vent commençait à balayer la cime des arbres. Les premières gouttes de pluie laissèrent des traces au sol et bientôt, leur violence transforma la terre en un torrent marron foncé. Au même moment, l'orage éclata. La foudre fendit le ciel d'un feu d'artifice de lumière. Le vacarme du tonnerre sonorisait ce spectacle. Toute cette agitation provoqua chez

nos parents un sursaut, tandis que nous étions saisis d'effroi. Je regardais le ciel hurler sa rage et poyer sous le joug des éclairs. Il s'était transformé en un véritable écran de couleurs.

Aussitôt, la terre exhala un parfum, une senteur riche, mélange de roches, d'herbes et d'humus qui, en remontant des couches profondes de la terre, colonisa mon nez. Elle s'installa dans mes narines. Je reconnus l'odeur de la terre mouillée. Je pris une profonde inspiration pour mieux m'enivrer de cet air chaud et humide qui, sans prévenir, envahit mon cerveau. Mon esprit accaparé par ces senteurs âpres, je ne réfléchissais plus, je vivais juste l'instant présent. J'étais là, comme enivrée, la bouche pleine de terre, parfumée de cette odeur musquée de décomposition végétale. Je ne me sentais plus concernée par le vacarme de ce déluge et restais là, fascinée, nez à la fenêtre, en plein bonheur.

Carole Tigoki

S'échapper

Il fait nuit sur Paris et les lumières de la gare d'Austerlitz viennent me rappeler que ce soir n'est pas un soir comme les autres. Je suis encore enfant ; ma grand-mère m'accompagne. Elle regarde affolée le tableau des départs pour la frontière espagnole, même si nous avons deux heures d'avance. Un café plus tard, nous nous levons pour le premier rituel des vacances de février : trouver notre wagon.

Nos valises rangées, nous cherchons notre compartiment. Assis sur la couchette du bas, je peux enfin ouvrir le sandwich d'omelette froid, bien emballé dans du papier aluminium. Premier plaisir de la soirée. Le deuxième plaisir est de sentir la petite secousse du train lorsqu'il démarre et de voir la gare défiler depuis son lit. A ce moment-là, je sors toujours dans le couloir pour regarder s'éloigner la région parisienne, ses immeubles, ses usines, ses autoroutes. Je m'échappe aussi de l'école, des professeurs, des devoirs... Nous filons tout droit à l'opposé de toutes ces obligations et je me demande comment j'ai fait pour supporter tout ça.

Mes yeux d'enfant ne voient pas ma grand-mère veiller sur moi sans rien dire. Mais aujourd'hui je sais qu'elle me laissait vivre ces sensations qu'elle ne comprenait que trop bien.

Joan Monsonis

Deux points dans l'infini

Il est cinq heures du matin, je suis en vacances sur la côte est des Etats-Unis. C'est mon anniversaire. Mon amie Kelly m'accompagne sur la plage pour débuter cette journée d'exception et admirer le lever du soleil sur l'océan.

Dès les premiers contreforts de l'étendue de sable atteints, je détache mes sandales ; la fraîcheur et l'humidité du sable sous mes pieds me font frissonner. J'accélère le pas pour monter la dune, pressée de découvrir le paysage trop grand pour nous.

Kelly a tout prévu : le plaid pour s'asseoir et s'envelopper. Nous sommes deux petits points perdus dans l'immensité de cet espace géant délimité par l'horizon sur l'océan droit devant et les contours du sable des dunes tout autour. Quelques étoiles luisent encore dans l'immense ciel et je pense à ceux que j'aime loin de moi, dont je me rapproche par la seule pensée qu'ils peuvent eux aussi contempler les mêmes étoiles où qu'ils soient.

La pénombre est mesurable et de minute en minute, l'horizon s'éclaire ; seul le bruit du ressac berce cet immense infini. Je m'abandonne à ce rythme, rassurée par sa régularité ; tous mes sens sont en éveil. En même temps, j'observe les changements de couleur autour de nous. L'espace s'est éclairé, le ciel s'illumine. D'un rose orangé pâle et dilué, il se montre de plus en plus rougissant, brutalement auréolé de l'astre de lumière.

Je me sens bien là où je suis ; j'ai l'impression d'habiter cet univers et de ne faire qu'un avec lui. Je pense très fort à ma Maman, elle va m'appeler : « *Bon anniversaire, ma chérie* », me dira-t-elle.

Je n'ai pas cinquante ans, j'ai cinq ans. Maman, je te dis merci.

Christine Garnier

Eau de parfum

Je termine ma course aux cadeaux dans le quartier de Saint-Germain, où la nuit froide est déjà tombée. Me voilà rue des Canettes devant la vitrine d'une petite boutique à l'élégance rétro qui présente quelques flacons anciens de parfum. Lubin, le nom de l'enseigne m'interpelle, d'autant que cette marque avait disparu depuis des années ! Un peu intriguée par l'endroit, je décide de pousser la porte et, me réserver, peut-être, le dernier achat de la journée. A l'intérieur, la lumière tamisée, la chaleur et la délicatesse des présentoirs inspirent une ambiance de boudoir et les effluves qui voltigent dans cet espace me renvoient des dizaines d'années en arrière...

Bientôt Noël. Comme chaque année, mes parents vont se rendre à la fête organisée par l'entreprise de mon père, mais cette fois-ci, ils ont décidé que je pouvais les accompagner. A quinze ans, je vais enfin participer à une soirée parisienne où les dames rivalisent d'élégance et où l'on trinque avec des coupes de cristal. Pour l'occasion j'ai droit à une nouvelle paire de chaussures et une séance chez le coiffeur. Pilar, notre voisine couturière m'a offert un col (en vraie ou fausse fourrure, je ne sais pas bien) qu'elle a cousu à mon long manteau marron, très serré à la taille et très tendance cet hiver-là.

A notre arrivée, je réalise combien mon père est apprécié par ses collègues, il salue tout le monde, il plaisante, il est parfaitement à l'aise. Ma mère, comme la plupart des épouses, se tient un peu en retrait, à l'ombre de son mari, mais au fur et à mesure des présentations et après une coupe de champagne, elle semble plus détendue et

commence à échanger des sourires et à converser avec d'autres dames.

Le buffet est à tomber, je n'ai jamais vu un alignement aussi parfait de couleurs et de formes géométriques prêt à être mangé. Ma mère me glisse discrètement à l'oreille que les petits carrés noirs sont du caviar et qu'on doit les goûter avec parcimonie. Je ne sais pas si j'aime le caviar, c'est la première fois que j'en vois. La musique est douce mais entraînante et quelques couples commencent à danser sur la piste. Il n'y a pas beaucoup de jeunes de mon âge. Mon père doit être le meilleur danseur de la salle. Il enchaîne tangos, valses et pasodobles avec ma mère, mais aussi avec moi et d'autres candidates qui souhaitent partager ses pas d'hidalgo. Finalement, la soirée se révèle plutôt agréable, les convives forment un groupe joyeux et j'ai droit à beaucoup de compliments de leur part.

Avant de partir, l'homme important de la soirée, « the boss », m'offre un cadeau de Noël : un flacon de parfum, mon premier parfum ! Je le remercie d'un air timide et, en baissant les yeux, je lis sur l'étiquette « Eau Neuve de Lubin ». Dans la voiture du retour, je ne tiens plus, je défais l'emballage et vaporise une brume de gouttelettes sur mon col de fourrure. Un délice boisé, sucré, musqué m'enveloppe et me fait tourner la tête. J'ai l'impression d'avoir emporté avec moi l'ambiance et la magie de la fête. Est-ce une odeur de fleur, de lavande, de musc, de vanille ? C'est tout cela à la fois. Un feu d'artifice de senteurs m'emporte et me grise. Je me redresse, je soulève ma poitrine, je suis grande, chic, belle. Je découvre la grâce, le pouvoir du parfum et je me sens devenir une vraie femme !

Maria Besson

Septembre

Voilà deux jours qu'il pleut le matin et que le soleil sort l'après-midi. A coup sûr, c'est un temps à champignons qui s'annonce. Ce week-end, on ira en ramasser avec Catherine. Elle connaît de bons coins dans les environs.

Rendez-vous est pris, dimanche à six heures du matin. Après une demi-heure de route, on y est. La tension monte. Deux voitures sont déjà garées sur le parking en lisière de forêt.

- Tu crois qu'ils ramassent des champignons ?
- Possible, vu l'heure qu'il est.
- Tu crois qu'on va en trouver ?

Un silence s'installe entre nous. C'est comme si d'un seul coup, la journée avait mal commencé. On avance lentement, tête baissée à travers le sous-bois. On scrute le sol de droite à gauche, de gauche à droite à la cadence d'un métronome. On n'entend plus que le craquement des branches mortes et le crissement des feuilles sous nos pieds. Plus on progresse, plus on s'enfonce dans le bois, plus l'odeur d'humus monte et nous enivre. Il y a bien des lactaires, des petits gris, des têtes de méduse ou bien encore des fausses girolles. Mais, non, nous on ne ramasse que des cèpes. Il doit bien y en avoir. Les autres, les habitués du parking, seraient-ils passés avant nous ?

- Catherine, t'es où ?
- Attends, je vais voir du côté de la petite mare, tu sais.

Je réoriente mon chemin pour ne pas la perdre de vue. Le fourré devient plus clair, quelques rayons de soleil

transpercent les feuillus, la mousse est dense et une odeur plus intense d'humus chatouille mes narines. Mon cœur s'emballe. Il devrait y en avoir pourtant ici, c'est pas possible. Cela fait au moins une heure qu'on arpente le bois. Et si... Non. Si. J'en vois. Trois. Trois cèpes. Un bien gros, charnu, droit sur son pied, fier comme Artaban. Et deux plus petits blottis contre lui. Ils sont sans doute de ce matin.

- J'arrive, Catherine ! J'en ai !

Fébrile, je sors... enfin... mon Opinel. Je me baisse, les contemple, et d'un geste sûr et rapide, je coupe le pied en laissant les racines que je recouvre délicatement d'un peu de terre. Je les tourne, les retourne ; le chapeau du plus gros fait au moins 6 cm de diamètre. Sa cuticule est lisse, brillante et visqueuse. Son pied est court, obèse, presque cylindrique. Les plus jeunes ont un chapeau lisse et doux comme le velours. Pas une seule trace de ver. Ils sont bien fermes, bref ils sont vraiment superbes. Je les dépose délicatement dans mon panier, me relève, leur jette un dernier coup d'œil admiratif et pars sans traîner retrouver Catherine. Mon cœur est joyeux. La cueillette démarre. Elle sera bonne. Maintenant, j'en suis sûre !

Annie Lamiral

Le petit lac de montagne

Saint-Sorlin d'Arves – 1 607 m d'altitude – à 23 kilomètres de Saint-Jean-de-Maurienne. C'est là que j'ai décidé de m'évader cet été, loin des bruits parisiens.

De l'air pur, et pas la foule des bords de mer. Une montagne un peu aride, entre les sapinières. Des gorges profondes où les torrents se fracassent sur les roches.

Aujourd'hui, randonnée jusqu'au col de l'Ouillon, à 2 067 m, avec les amis rencontrés dans la résidence de vacances. Incroyable de croiser des gens inconnus il y a une semaine, et qui vous proposent de vous joindre à eux pour une randonnée que, seule, je n'aurais pas osé faire. Enfin, osé n'est pas le bon terme. La montagne peut être dangereuse, donc ne pas prendre de risques !

Nous descendons jusqu'au téléphérique des Préplans, sacs à dos bien ajustés, les pieds maintenus dans nos chaussures de montagne. Drôle de voir cette montagne sans neige, si ce n'est au loin. Une végétation un peu asséchée en ce début d'août, où les fleurs se font rares.

Première destination, le col de la Croix de Fer. Les cailloux roulent sous les grosses chaussures, mais n'effraient pas encore les marmottes qui se dorent sur les pierres plates un peu plus loin. Les appareils photos immortalisent cette rencontre improbable.

Arrêt pique-nique. On sort œufs durs, tomates, salade de pâtes, fromage et fruits. La grimpe nous a ouvert l'appétit. Après les abricots gorgés de soleil, nous reprenons le chemin du deuxième téléphérique. Sentier étroit, en

descente, qui musclera certainement nos cuisses et nos mollets !

Arrivés au col de l'Ouillon, un troupeau de moutons nous accueille au pied du téléphérique. Il faut se frayer un chemin parmi les bâlements. Et là, mes yeux émerveillés découvrent un paysage à couper le souffle. Des cimes, les unes enneigées, les autres non, et dans le lointain, le Mont Blanc se détache, majestueux.

Moi qui suis plutôt une fille de la mer, je me sens envahie d'un sentiment d'intense liberté. Une joie profonde m'inonde devant tant de beauté. Et le contentement de soi, car je suis fière d'avoir relevé le défi de cette randonnée.

Maintenant, il nous faut regagner la vallée. Ajuster son pied sur le sentier étroit, traverser un torrent, avec la sensation d'avoir des ailes au pied.

D'autres marmottes nous aperçoivent, et la sentinelle lance son cri d'alerte. Quel bonheur de voir cette vie sauvage !

La descente a été longue et difficile, parfois un peu dangereuse. Mais la récompense est là.

Le lac offre le plaisir intense d'un rafraîchissement sans pareil. Malgré son eau à 17° qui surprend un peu, je plonge avec délice dans l'onde qui m'évitera bien des courbatures demain !

Danielle Mercier

De ma fenêtre

« Celui qui regarde du dehors à travers une fenêtre ouverte, ne voit jamais autant de choses que celui qui regarde une fenêtre fermée. Il n'est pas d'objet plus profond, plus mystérieux, plus fécond, plus ténébreux, plus éblouissant qu'une fenêtre éclairée d'une chandelle. »

Les fenêtres, Charles Baudelaire

Sous son apparence anodine, la fenêtre n'est pas seulement un élément de construction ou de décoration, mais un symbole puissant, très utilisé dans l'expression artistique.

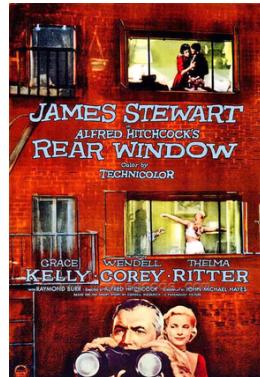
La fenêtre relie et sépare l'intérieur et l'extérieur ; ouverte, elle donne accès au monde. Fermée, elle clôture l'espace tout en gardant sa transparence. Elle donne à celui qui regarde au travers, le sentiment de pénétrer l'intimité des personnes et des lieux.

Le roman « La fille du train » de Paula Hawkins a été le point de départ de l'atelier consacré à la fenêtre, puisqu'elle y constitue un élément-clé de l'intrigue. Chaque jour, l'héroïne fantasme, assise à la fenêtre d'un train, sur une maison et le couple qui l'habitent. De spectatrice obsessionnelle, elle deviendra actrice et sera accusée de meurtre de la jeune femme. Force est de constater que la fenêtre peut perdre la fonction protectrice qu'on pourrait lui attribuer.



Nous avons également découvert la photographe Gail Albert Halaban dont la série « Out my window » est consacrée à des fenêtres qui révèlent l'intimité des habitants de New York ou de Paris (www.gailalberthalaban.com).

La fenêtre est également un motif récurrent au cinéma et la chaîne de télévision Arte lui a consacré un documentaire que nous avons visionné en atelier. Au-delà du classique « Fenêtre sur cour » d'Alfred Hitchcock, nombre de réalisateurs ont utilisé la fenêtre qui offre des possibilités de mise en scène d'un point de vue littéral et symbolique : « I comme Icare » de Henri Verneuil, « Chambre avec vue » de James Ivory, « Out of Africa » de Sydney Pollack... (www.cinema.arte.tv/fr/article/la-fenetre-au-cinema).



Nourris de ces multiples sources d'inspiration, nous sommes partis à la recherche de notre propre fenêtre et avons imaginé un univers derrière ses vitres.

Derrière le rideau

J'aime ces moments d'errance où je me laisse surprendre par le temps et découvre à la lumière du jour déclinant les innombrables faisceaux des habitations environnantes. Combien de mystères ! Invitation ou isolation ? Combien de joies dissimulées, de peines cachées, de moments heureux, de drames clandestins ?

Je me souviens de cet épisode, j'ai dix ans : mes parents viennent d'emménager dans un appartement pourvu de très hautes fenêtres s'ouvrant sur une cour intérieure. En vis-à-vis, d'autres grandes fenêtres, habillées de rideaux d'étoffe légère au travers desquelles la clarté laisse deviner l'espace intérieur.

Parfois, les soirs de réception, l'éclairage scintille de mille feux diffusés par de flamboyants lustres de cristal derrière les voilages. Je suis fascinée. Il m'arrive de passer de longues minutes à espionner la demeure et les mouvements des ombres qui s'agitent, se dissimulent et soudain réapparaissent. J'espère devenir le témoin d'une action, d'un évènement ou d'un spectacle qui pourrait venir ainsi mettre fin à mon ennui.

Un soir alors que je ne m'y attends pas, une silhouette se dessine, un visage apparaît : une somptueuse chevelure brune, des yeux rieurs, un magnifique sourire. La main se lève dans un mouvement d'accueil et m'adresse un signe engageant ; surprise, je me sens rougir et me retire de ma cachette brutalement, le cœur battant troublée et honteuse comme prise au piège de ma curiosité. Je me sermonne d'un « *C'est bien fait, ce n'est pas bien d'espionner les voisins* ».

Quelque temps après cet épisode, nous nous sommes croisés dans le hall de l'immeuble accompagnés de nos mères, j'avais envie de rentrer sous terre et de disparaître pour ne plus jamais croiser le regard de celui qui est devenu un ami et qui m'a avoué avoir éprouvé la même curiosité devant l'inconnu ou l'inexpliqué. Heinz est souvent venu à la maison partager mes goûters sans restriction, à l'abri de ses parents, car la petite cuisine de l'appartement ne possédait pas de fenêtre.

Je n'éprouve plus cette curiosité mais toujours le même plaisir à voir les fenêtres illuminées sans rien de plus.

Christine Garnier

Une vie

Je dois vous avouer un secret ! J'aime à la nuit tombante, regarder les fenêtres qui s'éclairent une à une, laissant deviner un peu d'une vie autre. Que ce soit en marchant le long des immeubles cossus parisiens ou avec ces images happées rapidement par la fenêtre du RER.

Mais il y a aussi une fenêtre que j'affectionne plus particulièrement, celle de la vieille dame du n° 78. Lorsque le soir venu, je vais chercher une baguette tradition de la dernière fournée, c'est devenu un rituel.

Le rideau, un peu vieillot, en dentelle, ne cache pas grand-chose de la pièce de vie, où Madame Legrand, c'est son nom, passe le plus clair de son temps. Un intérieur modeste, mais bien tenu comme on disait autrefois. Madame Legrand est une dame âgée, mais sans âge, du moins je ne saurais lui en donner un. Frêle et menue, son beau visage ridé est auréolé de cheveux blancs comme les fleurs de cerisier. Elle porte souvent une blouse, à fleurs, par-dessus un gilet et une jupe grisâtre.

Elle vit seule, depuis longtemps. Veuve ou divorcée, je n'ai jamais osé le lui demander. Il faut dire que nous nous parlons peu. Un petit signe de tête, parfois un bonjour ou un bonsoir si la fenêtre à petits carreaux bien propres est ouverte.

Madame Legrand lit beaucoup. De nombreux livres encombrent sa table, recouverte d'une nappe rouge. Etonnant pour une vieille dame. Des journaux épars se glissent parfois entre les livres. Il y a toujours un bouquet de fleurs blanches, qui varient selon la saison. Et un chat roux que Madame Legrand tient dans ses bras quand elle lit, sans lunettes. Je l'envie, pas pour le chat, j'en ai un, mais pour les

lunettes, car moi, je ne peux pas lire sans !

Selon l'heure, je la vois lire ou poser une assiette blanche sur sa nappe, qui accueillera une soupe, que j'imagine odorante, une salade, ou une fricassée de poulet.

Elle a préparé son repas sur le vieux réchaud à gaz, posé là au fond de la pièce, à côté d'un réfrigérateur antédiluvien, et une vieille armoire normande, héritage d'une vie familiale sûrement florissante. Des planches en sapin tiennent lieu de bibliothèque sur un côté de la pièce et un petit meuble accueille quelques photos, souvenirs d'une vie qui s'étire.

Elle ne reçoit pas beaucoup de visites, Madame Legrand, rançon d'une vie solitaire, mais riche de ses voyages intérieurs. Je me souviens de cette vieille pub du Furet du Nord, lorsque je vivais à Saint-Quentin, en Picardie : « Les vrais voyages sont à l'intérieur ». Cette antienne illustre bien la vie de la vieille dame du n°78, qui ne sort plus beaucoup...

J'aimerais un jour toquer à sa fenêtre, pour lui offrir un bouquet ou un livre. Oserais-je ? *Il faut oser*, me dirait-elle sûrement ! Oui, il faut oser dans la vie.

Danielle Mercier

Les Iris

Voilà cinq mois que je suis arrivé dans la résidence Les Iris, dans cette banlieue paisible entre campagne et ville. Je suis venu seul, comme un voyageur solitaire.

Le matin, je te vois préparer le café pour ton mari et les chocolats pour tes deux petits. Tu t'affaires dans tous les sens, avec ton fin peignoir aux couleurs asiatiques. Je suis étrangement apaisé par cette vie de famille, que je regarde depuis ma fenêtre, mon mug de café à la main.

Le soir, lorsque je tente de ménager mon corps tendu par la journée de travail, tu es dans mes pensées, tu es dans l'air, tu es dans mon salon. Lorsque le vide se fait dans ma vie et que les murs de mon appartement m'oppressent, je me reprends un shoot de vue plongeante sur ton trois-pièces. Et même lorsque je le vois vide, j'imagine sans peine que ton odeur flotte dans l'obscurité.

Parfois, j'ai de la chance et je te croise dans les allées de la résidence. Je baisse la tête juste après mon petit « Bonjour » à peine audible. Je ne suis pas préparé à te voir de si près. J'ai tellement l'habitude de te voir dans la pénombre de mon salon, entre deux rideaux protecteurs.

Tu ne sais pas que tu hantes mon esprit. Au travail, lorsque je croise une autre femme, je ne peux m'empêcher de la comparer avec toi. Et tu finis toujours par l'emporter, en puissante despote de mes sentiments. C'est tout juste si je ne m'excuse pas auprès de toi lorsque je pars en vacances.

Tu es le visage des Iris. Je suis sûr que ton parfum doit être aussi enivrant que ces fleurs que l'on offre quand on s'aime. Ma mère me disait que, parmi toutes les filles, je choisissais

toujours la pire. Voilà, Maman, tu avais raison, j'ai fini par faire le pire des choix. Je suis amoureux d'un fantôme qui hante les recoins de ma solitude.

Joan Monsonis

Bibliographie

CHEVRIER Jacques, Anthologie africaine : poésie, Monde noir poche, 2009

DAENINCKX Didier, L'espoir en contrebande, Le cherche midi, 2012

DELERM Philippe, La première gorgée de bière et autres plaisirs minuscules, Collection L'Arpenteur, Gallimard, 1997

GAIL ALBERT HALABAN, Vis-à-vis, Editions de la Martinière, 2014

HAWKINS Paula, La fille du train, Pocket, 2016

MARICOURT Thierry, Daeninckx par Daeninckx, Le cherche midi, 2011

MAXIMIN Daniel, L'invention des désirades et autres poèmes, Points Poche, 2009.

TAJADOD Nahal, Les simples prétextes du bonheur, JC Lattès, 2016

Anthologie de poésie haïtienne, préface de James Noël, Points Poche, 2015

En chantier... quel cirque ! Edité par Le plus petit cirque du monde, en coopération avec le Photo Club de Bagneux et A mots croisés, 2016.

Carnet de route d'Ernest Meusnier, 12^{ème} Régiment d'Infanterie Territoriale, documents rassemblés par son petit-fils André Noyelle (non publié).

Index des auteurs

	Pages
Ahamed, Houfrane	
- Que me veux-tu tranquillité ?	26
- Écris	28
- Silence	50
- Lettre à Salim	65
- Spirale	70
- Comme un clown triste	94
Besson, Maria	
- Mémoire en survenir	25
- Clair-obscur	29
- Debout !	52
- Mon amiral	72
- Mes années cirque	84
- Eau de parfum	105
Bihan, Karine	
- Ecrits	39
- Conditionnel	41
- Tu sais	42
- Lettre de Poilu	62
- Une autre vie que la mienne	77
- Le fil d'Ariane	87
Garnier, Christine	
- Hommage	17
- Passage	32
- Mon adorée	55
- En équilibre	96
- Deux points dans l'infini	103
- Derrière le rideau	113

Lamiral, Annie

- Ils m'ont dit	19
- Tes mains qui m'aiment	20
- Faustine	21
- Dire	30
- Effeuillage	34
- La Désirade	36
- Mathilde	68
- Septembre	107

Mercier, Danielle

- Sourire	22
- Mora mora	23
- Promesses	31
- Le petit lac de montagne	109
- Une vie	115

Monsonis, Joan

- Les saisons	37
- Une jeunesse qui s'éteint	60
- Une leçon de jeunesse	75
- Enfant de la Lune	91
- S'échapper	102
- Les Iris	117

Tigoki, Carole

- Mots pluriels	45
- Vis	46
- La Soufrière	48
- Draps en silence	49
- Objets de guerre	57
- Le pétrichor	100

Impressum

© À Mots Croisés, 2017

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés.

Directrice de la publication : Virginie Louise

En savoir plus sur les ateliers d'écriture « A mots croisés » :
amotscroises@gmail.com